FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3909

AOÛT 2021

BALLON D'OR
Gerd Müller dans son monde

+

ENQUÊTE
Ces agents qui défient les codes

AU TABLEAU !
OM-Montpellier 1998, les bons coups de Courbis

ENTRETIEN
Kovac : "Les échecs, c'est comme le foot"

VILLE DE FOOT
Istanbul, enfer et paradis

REPORTAGE

LE PRINCE DU DÉSERT

Nasser al-Khelaïfi

Supplément de L'ÉQUIPE n° 24 473 – 14 août 2021 – Ne peut être vendu séparément. Julien Scussel

Comme **Paul-André du Niolu**,
les responsables d'activités nature
connaissent chaque montagne, chemin,
canyon, pour vous permettre de vous
lancer dans plus de 200 aventures
en toute sécurité.

**Retrouvez tous les pros du tourisme
en Corse sur visit.corsica**

AS NIOLU

CORSICA

Votre été mérite le meilleur des accueils

safe CORSICA

visit.corsica

Tuttu và bè.

© 2021 - CONCEPTION : WWW.SUNMADE.FR - PHOTO DR SEBANADO

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEURS
Éric Matton, Sami Belhadj

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTION EN CHEF
Rémy Lacombe, Arnaud Tulipier

RÉDACTION
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Jean-Marie Lanoë, Christophe Larcher Éric Lemaire, Francis Magois, Thierry Marchand, Roberto Notarianni, Frank Simon, Thomas Simon, Patrick Sowden, Patrick Urbini

ASSISTANTE
Armelle Enkirche

RESPONSABLES D'ÉDITION
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 0176 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

À nos lecteurs
Que pensez-vous du nouveau *France Football* ? Donnez votre avis sur : *https://mfb.li/nouveauFF*

Jérôme Prévost/L'Équipe

MAUVAIS CALCUL

Arnaud Tulipier
Rédacteur en chef adjoint

Allez, tout est oublié ! Pas pardonné, oublié. La Suisse, le Japon, la suffisance et l'inconséquence, la gêne européenne et la honte olympique. Et même, cadeau de la maison, les menaces d'écrans noirs, les abonnements tarifés, les fâcheries de façade entre diffuseurs. On passe l'éponge sur les tragicomédies, on remet les compteurs et les tableaux de marque à zéro, parce qu'après tout, il n'y a que ça qui importe vraiment : le terrain, ceux qui sont dessus et ceux qui sont autour. Ce n'est pas de la démagogie, c'est de la démocratie. Quand vous vivez grâce à une majorité qui paie sa place dans le stade ou devant les écrans, voire un maillot à la petite ou un cornet de frites au gamin, les seuls droits qui vaillent, avant même ceux de la télé, sont ceux du respect de votre produit et de vos consommateurs. À trop peu s'en préoccuper, le football français vit désormais avec la peur du bide et du vide, de l'après et du manque d'attrait. Celui pour le jeu ne se dément pourtant pas, comme l'ont prouvé les audiences des matches des Bleus à l'Euro, mais la menace plane d'une perte d'intérêt pour la Ligue 1 parmi les nouvelles générations, habituées à zapper. Du coup, les instances ont décidé, au bout de cette saison qui s'ouvre, de faire pareil avec deux participants de L1, en attendant de couper la tête à deux autres en L2. Partager à dix-huit plutôt qu'à vingt évitera sans doute quelques banqueroutes, mais c'est là une vision à court terme. Dans le fond, ce qui sauvera le football français, c'est de partager avec le plus grand nombre, avec ce peuple qui revient s'asseoir dans les travées, chœur vaillant et cœur léger, ou, au moins, sur son canapé. Ce n'est pas en divisant le nombre de rencontres qu'il séduira les foules, mais en multipliant le plaisir de ceux qui l'aiment et le suivent. En se montrant généreux, et non épicier. Sous peine, à terme, de finir oublié…

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
- **Chez votre marchand de journaux**
- **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
No stress, y a Payet

10 Décryptage
La Liga en perte de vitesse ?

14 Cazarre
Passe décisif

À L'AFFICHE

16 Reportage
Nasser le Qatarien

26 Récit
Tournée générale

30 Entretien
Nico Kovac : "L'entraîneur est devenu un professeur"

38 Enquête
Banlieue, vivier d'agents

44 Portfolio
Ça sent bon le retour du vrai foot !

50 Au tableau !
OM-Montpellier 1998, les bons coups de Rolland Courbis

TEMPS ADDITIONNEL

58 Ville de foot
Istanbul, terre brûlante

66 Engagement
Le ballon rond, arme de paix

BALLON D'OR

68 Sur les traces de...
Gerd Müller, le Bomber ne répond plus

74 Paroles de jurée
Inas Mazhar : "Ça m'a rendue célèbre du jour au lendemain"

75 Tellement BO
Au *Ballon d'Or,* la patronne s'appelle Sandra

78 Pas trop cliché
George Best, fast and furious

Julien Scussel - Emma Picq/L'Équipe - Guillaume Blot - Sébastien Leban/L'Équipe - L'Équipe

free

LIGUE 1 Uber Eats

DIFFUSEUR OFFICIEL

LA SEULE OFFRE AVEC 100% DE LA LIGUE 1 UBER EATS

EN EXTRAITS EN QUASI DIRECT

ESSAYEZ L'APP GRATUITEMENT

Disponible sur App Store

DISPONIBLE SUR Google play

+ CANAL 63 SUR VOTRE FREEBOX

free
LIGUE 1
Uber Eats

Free Ligue 1 Uber Eats : Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine, réservée aux abonnés Freebox et mobiles Forfait Free et Série Free. Service disponible sur TV avec Player Freebox et sur smartphone compatibles. Les connexions à l'internet mobile liées à l'usage de ce service sont facturées ou décomptées du forfait mobile. Conditions sur free.fr. Essai gratuit (hors coûts de connexion) jusqu'au 16/09/2021.

Free SAS - RCS Paris 421 928 861.

PARTOUCHE
SPORT.FR
Uber
Eats

NO STRESS, Y A PAYET

Déjà mordant lors des matches amicaux, Dimitri Payet, ici devant Gaëtan Laborde, a permis à Marseille de s'imposer sur la pelouse de la Mosson, lors de la première journée de L1 (3-2). Mené 2-0 à la pause, l'OM a inscrit trois buts en douze minutes, dont deux par son numéro 10. Affûté, le Réunionnais semble parti pour faire le show cette saison.

Photo Sylvain Thomas/L'Équipe

CLERMONT S'ÉVEILLE

Pour le premier match de son histoire parmi l'élite, le promu auvergnat a surpris les Girondins de Bordeaux (0-2) et la Ligue 1, grâce notamment à Jodel Dossou (au premier plan), et au premier buteur de la rencontre, Mohamed Bayo, pur produit de la ville et du club. Des débuts en fanfare qui méritaient bien d'être fêtés avec les supporters.

Photo Lionel Hahn/L'Équipe

TRIBUNE POPULAIRE

Dans une Liga petit à petit délestée de ses stars, l'attaquant du Real Karim Benzema, ici devant Koke, le joueur de l'Atletico Madrid, fait figure de dernier des Mohicans.

LA LIGA EN PERTE DE VITESSE ?

En perdant Lionel Messi cet été, le Championnat espagnol semble poursuivre une régression entamée il y a quelques années.

10

La chute est vertigineuse. Il y a cinq ans, les affiches des clasicos débordaient de stars et focalisaient l'attention de la planète football durant plusieurs jours. Puis l'hémorragie a démarré : Dani Alves, Neymar, Andrés Iniesta, Cristiano Ronaldo, Sergio Ramos, Raphaël Varane et Lionel Messi ont successivement quitté l'Espagne pour d'autres horizons, tandis que Luka Modric ou Marcelo ont perdu de leur superbe.

Hormis Pedri et Ansu Fati, dans le même temps, les clubs n'ont produit aucun joueur susceptible de s'installer au sommet du football mondial. En parallèle, la Premier League n'a cessé de croître sportivement, mais aussi en termes d'image, de merchandising et de droits télés. Alors que le Barça et le Real ont vu leurs effectifs décliner et leurs caisses se vider, la Ligue espagnole a tardé à contre-attaquer pour sauvegarder l'intérêt de son Championnat. Javier Tebas, son truculent président, a, certes, conclu cet été un juteux accord (2,7 milliards d'euros) avec le fonds d'inversion luxembourgeois CVC, à qui il était promis 10 % des droits de la Liga sur les cinquante prochaines années, mais Joan Laporta et Florentino Pérez, les présidents des deux géants catalans et madrilènes, ont mis leur veto. "Je ne pouvais pas hypothéquer l'avenir du club, l'institution est au-dessus de tout, même du meilleur joueur du monde", a lâché le président blaugrana pour justifier l'impossibilité de finaliser le nouveau contrat de Messi.

L'ombre de la Super Ligue

Sans les revenus qu'auraient signifié cet accord pour les clubs, le FC Barcelone a donc dû se résoudre à laisser partir sa star, la masse salariale excédant largement la limite autorisée par la Liga (autour de 70 % du budget). Selon Joan Laporta, avec le numéro 10 argentin dans son effectif, la part des salaires aurait représenté 110 % de son budget. Sans lui, elle atteindrait 95 %, ce qui pousse les Blaugranas à se séparer de plusieurs éléments bien rémunérés tels que Philippe Coutinho, Samuel Umtiti ou Miralem Pjanic. Derrière la ténacité de Javier Tebas et le refus du Real Madrid et du Barça de valider l'accord avec CVC plane l'ombre de la Super Ligue. Avec la Juventus Turin, les deux clubs espagnols sont les seuls à résister et à œuvrer encore à sa mise en place, ce que le président de la Ligue espagnole ne peut tolérer. Alors que la "bombe" Messi venait d'exploser et que le sextuple Ballon d'Or n'avait même pas encore fait ses adieux à Barcelone, Joan Laporta, Florentino Pérez et Andrea Agnelli, leur homologue de la Juve, ont dîné tous les trois dans la cité catalane afin d'établir leur stratégie dans l'optique de la création de cette Super Ligue, essentielle, selon eux, pour maintenir leurs clubs à flot.

La renégociation des droits télévisés de la Liga aura lieu le mois prochain. Il y a trois ans, lors du dernier accord, ceux-ci avaient été dévalués de 5 %, quelques semaines avant que Cristiano Ronaldo ne quitte la Maison Blanche pour la Vieille Dame. Le groupe Telefonica avait obtenu les droits des Première et Deuxième Divisions espagnoles pour 2,94 milliards d'euros sur la période 2019-2022. Cette fois-ci, la baisse pourrait être encore plus importante, en l'absence du Portugais et de l'Argentin, onze Ballons d'Or *FF* à eux deux. Les diffuseurs étrangers ne devraient pas manquer non plus de renégocier le montant de leurs droits télés avec la Ligue espagnole, qui a connu des jours meilleurs… **Florent Torchut**

Benjamin Cremel/L'Équipe

FRANCE FOOTBALL
GUIDE DE LA SAISON

Avec tous les effectifs définitifs des clubs.

L1

L2

D1 FÉMININES

NATIONAL

LIGUE DES CHAMPIONS

FRANCE FOOTBALL

UN NUMÉRO INDISPENSABLE
DISPONIBLE LE 11 SEPTEMBRE AVEC L'ÉQUIPE

THIS IS THE VOICE !

Doyen des speakers de L1, le Monégasque Pierre Cellario entame sa trente-sixième année micro en main à Louis-II, après un intermède à huis clos. Par Olivier Bossard. Photo Frédéric Porcu/L'Équipe

Dans les rues de la Principauté, on l'appelle "la voix du stade". Même le prince Albert de Monaco le nomme ainsi. "Tous les ans, Monseigneur organise un match contre les pilotes de Formule 1 au stade Louis-II et me demande de venir faire le speaker. C'est un honneur pour moi." Pierre Cellario affiche 57 ans sur la carte d'identité et trente-six comme speaker officiel de l'AS Monaco. Personne en Ligue 1 n'occupe le poste depuis aussi longtemps que lui. Une longévité rare dans le milieu débutée au hasard d'un après-midi de janvier 1985. "Le nouveau stade Louis-II allait ouvrir. Monaco cherchait un speaker. Un ami m'a suggéré de postuler. J'y suis allé comme ça, j'ai fait un test micro en main et j'ai été pris. C'était fou. Jamais je n'aurais pensé faire ça un jour."

Baby-foot et maillot de Morientes

Trois décennies ont passé. Les saisons ont défilé, les présidents, les joueurs, les entraîneurs et les projets avec, mais Pierre Cellario n'a jamais bougé, fidèle à l'ASM, ou presque. "Je fais du théâtre. Il m'est arrivé de jouer sur scène le samedi soir en même temps qu'un match et de devoir me faire remplacer, mais cela s'est produit vraiment très, très peu de fois." La place est bien trop précieuse. "Je suis un grand fan de l'ASM. J'ai commencé à fréquenter le stade à 8 ans. Avec ce rôle, je peux vivre des choses au plus près de l'équipe, dans les coulisses de mon club. C'est fabuleux." Les souvenirs se bousculent. Les titres de champion ou la campagne de C1 en 2004 et les qualifications face au Real Madrid en quarts de finale, à Chelsea en demies et la finale à Gelsenkirchen (défaite face au FC Porto, 3-0). "Le club m'avait invité lors de certains matches à l'extérieur. Je prenais le même avion que les joueurs, je partageais le même hôtel qu'eux, on jouait au baby-foot. C'était magnifique. Fernando Morientes m'avait offert un maillot. Un monsieur a voulu me le racheter 500 euros. J'ai refusé."

Les mauvais font aussi partie de l'aventure. Un peu la Ligue 2, la défaite européenne de 1992, encore. "Notre finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe contre le Werder Brême *(0-2).* C'était vraiment rageant. Mais le pire reste l'envahissement du terrain lors d'un Monaco-Nice. C'était vraiment un moment désagréable." Loin de l'erreur commise face à Metz un soir de Championnat. Beaucoup plus légère. "J'avais RMC dans les oreilles pour avoir les résultats des autres matches. Au moment où Monaco marque, je donne le nom d'un Messin qui venait de marquer au même moment. *(Rire.)* J'ai entendu les gens ricaner derrière moi."

"Monaco ne me verse rien"

Dans le milieu, tout le monde connaît le personnage. "On a un groupe WhatsApp avec les speakers de Ligue 1. On s'entend bien. Avec le huis clos

imposé par le gouvernement, la majorité des clubs se sont passés des services de leur speaker. Beaucoup de mes collègues n'avaient plus de revenus. Moi, je suis vraiment un privilégié." Le speaker pratique comme bénévole. Depuis toujours. "Je fais ça pour le plaisir uniquement. Monaco ne me verse rien." La semaine, le Monégasque occupe le poste de proviseur au très chic lycée Albert-Ier de Monaco *(photo page de gauche)*. "Je suis devenu speaker avant d'être prof d'histoire-géographie, puis proviseur adjoint, puis proviseur. Quand j'étais encore professeur, je me rappelle qu'un élève de cinquième, que je ne connaissais pas, m'attendait tous les lundis matin dans les couloirs de l'établissement pour me crier: « Allez l'OM », à chaque fois que je passais à côté de lui." Les deux vies restent éloignées l'une de l'autre. "Un jour, des élèves m'ont dit : « Monsieur, on vous a vu ce week-end au stade Louis-II avec le micro au bord du terrain. » Je leur ai dit qu'ils se trompaient, que c'était mon frère jumeau qu'ils avaient vu. Ils m'ont répondu : « C'est fou ce qu'il vous ressemblait. »"

Le droit de "chauffer"

Avec les années, le métier a évolué – "Maintenant, il faut annoncer les sponsors, faire les annonces de sécurité, les changements, échanger avec les officiels..." – Le style personnel avec. "Pendant un moment, on me demandait de la retenue. Il fallait être respectueux de l'adversaire, pas trop démonstratif. Depuis une dizaine d'années, je peux « chauffer » sans problème." Même face à un public réputé pépère et une enceinte connue pour son manque d'ambiance. "À l'époque, ça pouvait être vexant de toujours entendre dire qu'il ne se passait rien au stade. Maintenant, ça ne me fait plus rien. D'autant que Monaco a de vrais supporters. OK, il n'y a pas la même ambiance qu'au Vélodrome ou à Saint-Étienne, mais on a des vrais passionnés." Comme lui. Avec des rêves plein la tête. Un surtout. "Un défilé sur un bus à impériale dans les rues de la Principauté avant de s'arrêter face à la foule et d'annoncer: « Mesdames et messieurs, la coupe d'Europe remportée par l'ASM ! » Là, ce serait le rêve."

Avant de penser à raccrocher le micro ? "Ça arrivera un jour. Et je partirai sans amertume. J'ai déjà vécu mille et une choses. Et je ne sais plus ce que c'est que d'aller au stade comme simple supporter. Je serai très content de pouvoir y aller avec mon petit-fils. Mais, pour l'instant, j'ai hâte de reprendre les matches. Le huis clos a duré trop longtemps." La voix est déjà chaude.

Mauvaise humeur

LE “BOXE TO BOXE” DE JULIEN CAZARRE

PASSE DÉCISIF

J’avais survécu à tout, au Tour de France avec son vainqueur connu dès la 3e étape, au parcours glorieux de notre équipe de L2 aux JO de Tokyo, et, je l’avoue, j’étais chaud comme la baraque à frites de Bollaert pour le retour du bon vieux foot à la papa et, cerise sur le chapeau, comme dirait Luis Fernandez, celui du public dans les stades, pour peu qu’on possède le sésame du supporter, le passe sanitaire ! Dans mes souvenirs du Parc des Princes du “monde d’avant”, je me voyais alterner palpations et contrôle des billets à l’entrée qui m’obligeaient à arriver une heure avant les matches pour être certain de ne pas entendre l’intro de Phil Collins en courant dans les escaliers de la tribune C. Cette fois, il fallait ajouter le contrôle sanitaire. J’ai donc décidé de dormir sur place, comme quand j’attendais devant le Virgin Megastore des Champs la sortie de la PS2. Souci… je ne suis pas vacciné.

J’ai longtemps hésité avant d’être parmi les antivax, mais, quand j’ai vu que, dans leur camp, il y avait Francis Lalanne et Mickaël Vendetta, j’ai foncé ; un peu comme quand tu vois que, dans ton équipe, t’as Messi et Ronaldo. J’ai voulu faire un test à la pharmacie, mais il y avait cinquante personnes qui campaient pour avoir leur kiff de coton-tige. J’ai demandé s’il y avait une PS2 offerte après le test. Au vu de la tête de la pharmacienne, j’ai rebroussé chemin… Il ne me restait plus qu’une option : la gruge. Je demande illico un QR code à un pote pour passer en scred. Allez, retour sur Paris pour le grand soir… Tout se passait bien jusqu’à ce que le contrôleur de la gare d’Aix-en-Provence me fasse remarquer que le QR code lui renvoyait le menu midi de *la Pagode dorée,* restaurant japonais de la rue de Vaugirard.

Me voilà bon pour regarder le match à la télé, sauf que j’ai pas Amazon Prime

Me voilà bon pour regarder le match à la télé… sauf que j’ai tout, RMC, L’Équipe, Eurosport, Canal, beIN, Évasion, Chasse et pêche… mais pas Amazon Prime ! J’ai tenté de placer mon code Mediapro, mais ça n’a pas plus marché que quand je regardais Canal+ en codé à travers une passoire dans les années 1980. Et puis j’ai appris que le Trophée des champions avait eu lieu à Tel-Aviv et que le Paris-SG avait aligné une équipe C… Seul moment croustillant, Hakimi s’est fait siffler durant tout le match par le public israélien. Là où les rabat-joie ont vu du racisme, pour ma part, j’ai compris que Tel-Aviv est simplement la deuxième ville la plus gay friendly du monde derrière Sydney, et que le short légèrement moulant de l’international marocain émoustillait le public venu en masse. Moi, je les comprends, quand j’étais ado, je sifflais toujours les filles qui mettaient des mini-jupes… Mais ça, c’était avant. Avant qu’on ait besoin d’être vacciné et abonné à un site de livraison américain pour voir Saint-Étienne - Metz…

Étienne Garnier/L’Équipe

nouveau **HORS-SÉRIE**

En vente chez votre marchand de journaux. 3,30 €

également disponible sur le site et l'appli L'Équipe

NASSER LE QATARIEN

Qui se cache vraiment derrière le patron ultra-puissant et influent du PSG ? Pour dépasser les clichés et les a priori, nous sommes allés rencontrer, au Qatar, le premier cercle des intimes qui racontent "leur" NAK.

Par Pascal Ferré, à Doha

Photos Julien Scussel/ L'Équipe

L'histoire s'écrirait donc à partir d'ici. Devant et derrière ce muret innocent et décati, planté à une grosse centaine de mètres des bords de la baie du golfe Persique, au nord-est de Doha. Et cachant mal désormais une vaste étendue aride – promise à un futur complexe hôtelier – encombrée de-ci de-là de quelques amas de ferrailles et de pierres, vestiges d'un passé impossible à percer. Seul un écriteau qui a résisté au vent de sable et au temps fournit une esquisse d'indice sur la portée symbolique de cette ligne de démarcation. "Tennis et fitness", peut-on encore lire, sous-titrage inclus. C'est là, pas très loin du port, que gamin, Nasser al-Khelaïfi passait beaucoup de temps, devant cette enceinte du Tennis Club Al-Arabi de Doha. Il habitait juste de l'autre côté de la route avec toute sa famille élargie (oncles, tantes et cousins) dans ce quartier "colonisé" depuis longtemps par son grand-père paternel Abdallah, arrivé du nord du Qatar. Sans se douter que son destin basculerait quelques années plus tard sur les courts en green set, à l'occasion d'une rencontre avec le futur émir, en 1992, qui venait y taper la balle jaune.

Pour l'heure, avec ses copains, le petit Nasser, quand il ne joue pas au foot sur le terrain vague voisin, effectue ses maraudes pour récupérer les balles de tennis égarées des deux courts, les seuls du Qatar à l'époque. Et s'adonne à des parties de chamboule-tout aux règles évasives. Il convient d'abord de faire tomber des piles de cailloux avant de se canarder. Avec les balles de tennis, pas les pierres.

Les nuits blanches du paternel

À ce moment-là, l'ultra-puissant "NAK" n'existe pas. C'était plutôt l'ultra-docile. Il mène une vie ordinaire de fils de pêcheur au sein de ce "diar" (grande maison) familial regroupant tout le clan Al-Khelaïfi. Le patriarche, c'est le grand-père paternel Abdallah. Un pêcheur de perles qui commande la flotte de Doha et fixe notamment les dates des sorties en mer. Un privilège qui établit le statut. Il part trois-quatre mois en bateau. Et, à son retour, vend, plutôt bien, son butin aux marchands, la plupart étrangers. Une routine huilée avant que les Japonais ne chamboulent la donne et ne fassent chuter les cours dans les années 1970 en inondant le marché de perles de culture. Les Al-Khelaïfi s'adaptent et, tradition oblige pour ce peuple de la mer qui se distingue des Bédouins tournés vers la terre, optent totalement pour le poisson.

Le père, Ghanem, en premier. Âgé désormais de 80 ans, le paternel, tout comme le reste de la famille Al-Khelaïfi, a abandonné le quartier en face de l'ancien Tennis Club de Doha (où les bâtisses d'origine accueillent désormais un •••

Nasser intime

Nasser al-Khelaïfi, 47 ans, dans son mazraa, un camp dans le désert à une heure de Doha.

Gourmand, "NAK" a un faible pour un plat typique qatarien, le balalit, des nouilles sucrées.

Le majlis, le salon où Ghanem al-Khelaïfi, le paternel, aime à s'installer pour recevoir ses invités.

••• restaurant, un musée de la famille où l'on peut apercevoir les tenus d'apparat du grand-père et des extraits de sa prose, ainsi qu'une épicerie vintage commercialisant uniquement des répliques de produits des années 1970) pour un quartier plus cossu de Doha.

C'est là qu'il nous reçoit, installé dans un fauteuil qui trône au cœur de ce "majlis", un vaste salon de réception surplombé d'un écran géant, diffusant ce jour-là une compétition de ski. Le bonhomme, qui vient discrètement d'écraser sa clope pour échapper aux remontrances de ses fils protecteurs, porte beau et fier en dépit de sa frêle apparence. De sa voix rauque, celui qui, généralement, évite la lumière et les sorties en dehors du cercle des familiers fait exception pour raconter derrière son masque et ses yeux malicieux sa "fierté", le fiston. Un accès rare autorisé par "NAK", pourtant d'ordinaire très peu porté sur ces étalages intimes autant par culture orientale que par pudeur atavique : "C'était un enfant très tranquille, pas du tout turbulent, raconte sur un ton très hagiographique le paternel. Il passait ses journées entre l'école et le tennis, qui était sa passion. Il ne faisait jamais de vagues." Pendant que le patriarche fait l'éloge, Khaled, l'un des cinq frères et sœur de Nasser al-Khelaïfi, repositionne son turban, replace son masque et le couve sans cesse d'un regard attendri, le même que celui que pose "NAK" sur son père, auquel il voue une admiration et une affection touchantes. Et pas seulement parce que le paternel veille jusque très tard, parfois, pour suivre les matches du PSG. "Avec les décalages horaires et les prolongations, je fais même parfois des nuits blanches", s'encanaille Ghanem al-Khelaïfi. Qui ajoute : "Je regarde aussi les féminines."

Perdu en pleine mer, "NAK" apprend à nager au bout d'une corde

Pourtant, tout aurait pu mal tourner. Très tôt. Alors qu'il avait 4-5 ans, le petit Nasser embarque avec son père, deux de ses frères et quelques oncles sur le bateau familial pour ce qui devait être une sortie tranquille en mer d'une journée. Une corde qui s'emmêle autour de l'hélice du moteur, une mer qui se démonte empêchant toute intervention, et c'est la cata. Les voilà tous bloqués loin des côtes. Et sans assistance possible à l'horizon. Vite à cours de victuailles, les naufragés s'organisent. Plongent pour rapporter des poissons. Nasser, qui ne sait pas encore nager, est autorisé à effectuer quelques sorties pour se dégourdir les jambes dans l'eau au bout d'une corde. Les Robinson resteront coincés trois jours avant d'être secourus par un bateau qui passait par là.

"Je me souviens encore du moment où je l'ai vu arriver dans la brume, raconte « NAK ». Je crois que ça reste le plus beau jour de ma vie car je croyais qu'on n'allait pas s'en sortir." Sur les rivages, la maman non plus n'y croyait plus trop. Sans nouvelles de ses hommes, elle tentait chaque jour d'apercevoir un signe de vie, elle qui portait déjà le deuil d'une partie de la famille et s'était déjà revêtue de noir. "Moi, je n'ai pas eu peur car la mer, c'était mon boulot et mon univers, assure, bravache, le paternel, qui ne partait jamais plus long-

De son père Ghanem (à droite), Nasser a notamment hérité d'un rapport particulier à la mer.

"Petit, ses rêves et ambitions n'avaient pas de limites"

Ghanem al-Khelaïfi sur son fils

temps qu'une semaine. Les enfants, je ne sais pas... La pêche, parfois, ça pouvait être un peu dur. Il y avait des hauts et des bas en fonction de ce que la mer nous donnait. Mais on s'en sortait toujours. Par la suite, Nasser est encore retourné en mer avec moi pour des sorties parfois de deux ou trois jours. Il aimait bien ça..."
"J'adorais, confirme l'intéressé. Je suis un homme de la mer. Elle m'apaise. Plus jeune, je pouvais passer des heures à la regarder. Ça me calmait. Ça m'arrive d'ailleurs encore parfois."

Le temps de l'évocation de l'épisode, les regards trahissent une tendre complicité commune. "C'est normal, justifie Khaled, qui gère sept restaurants à Doha et se définit comme le quasi jumeau *(ils ont un an d'écart)* de Nasser. Quand mon « frérot » est ici, au Qatar, il relâche un peu la pression, même s'il se l'est toujours mise."

Et assez tôt. Nasser al-Khelaïfi se pique de tennis à force de ramasser les balles et d'observer en douce les privilégiés qui foulaient le court en face de la maison. Aussi, lorsqu'un jour un coach américain, Mike Ries, propose aux gosses des environs de venir tâter soit du tennis, soit du squash, "NAK" accourt, avec Khaled et ses cousins, équipé de ses godasses de foot qu'il n'a pas eu le temps de lâcher. Tout de suite, le gamin de 11 ans s'entiche de la discipline. "Quand il rentrait de l'école, il passait devant les courts, raconte son père. Il s'arrêtait pour regarder les gens jouer au tennis. Il en était presque fasciné."
Davantage que par le foot? "Il aimait bien y jouer là-bas, explique Khaled en montrant un grand espace, situé à proximité de l'ancienne bâtisse familiale, devenu un parking. Mais j'étais meilleur que lui. Quand ça allait, je le laissais aller devant, mais, quand il m'agaçait, je lui demandais d'aller en défense, voire dans le but. Il ne me disait jamais non."

À l'époque, l'actuel président du Paris-SG, quand il s'imaginait un destin XXL, le rêvait surtout autour d'un court de tennis. "Quand il était petit, ses rêves et ambitions n'avaient pas de limites, raconte le paternel. Surtout pour le tennis. Il voulait être un champion. Et si Khaled s'entraînait une fois par jour, Nasser s'entraînait deux, voire trois fois." Khaled, dilettante assumé, confirme entre deux rires : "Ses ambitions, c'était vraiment le tennis. Moi, j'en avais d'autres, différentes sur le moment."

Chassé de sa chambre par des cafards

"NAK" s'y adonne comme un forcené, en devenant même le premier joueur pro du Qatar. Il profite d'une bourse de la Fédération pour payer une partie de ses déplacements sur le circuit afin de se lancer dans une carrière. Le reste, il le finance au début en travaillant comme contrôleur au service d'urbanisme de la ville de Doha. Comme tous les aspirants à la gloire, il arpente les petits tournois. Pour se faire les dents et une réputation. Notamment l'été, dans le sud de la France, du côté de Nice, où il s'entraîne avec André Masse, puis avec le célèbre coach Patrick Mouratoglou. •••

Quand il est à Doha, "NAK" joue au moins deux fois par semaine au padel, comme ici avec Karim Alami.

Hakim Chalabi, le patron d'Aspire, l'un des proches du président du PSG, lequel fréquentait le Tennis Club Al-Arabi (ci-contre).

L'apprenti joueur de tennis, ci-dessous tout à droite, à 16 ans avec ses équipiers, dont son frère Khaled, avec des lunettes de soleil.

Sultan al-Alawi, ci-contre et ci-dessous avec une attelle, a été le partenaire de tennis de "NAK" durant de nombreuses années.

DR

Au début des années 1990, le petit Nasser (à droite) pose avec ses cousins et son prof, l'Américain Mike Ries.

“C’était le grand frère, le cerveau, l’exemple et le guide de la bande”
Sultan al-Alawi

••• Avec trois ou quatre partenaires, ils louent régulièrement une villa et écument les tournois estivaux de la région. Sultan al-Alawi, de quatre ans son cadet et qui joue encore en vétérans, se souvient de son ex-partenaire en équipe nationale : “C’était à la fois le grand frère, le cerveau, l’exemple et le guide de la bande. Le cuisinier aussi, mais ce n’est pas là où il était le meilleur, même si ses pâtes aux fruits de mer ont fini par être délicieuses. C’est lui qui en voulait le plus. Combien de fois je l’ai croisé au petit matin : je rentrais et lui partait s’entraîner ou faire un footing…”

Fan de Stefan Edberg, il s’engage dans les petits tournois Future avec son service-volée, son élégance et sa hargne. “Je l’ai même vu jouer une fois avec une cheville grosse comme un petit ballon à la suite d’une entorse, se souvient Sultan al-Alawi. Il refusait d’abandonner car on était à trois points de se qualifier pour un tournoi aux États-Unis. Mais il a dû finir par poser la raquette…” Lui qui n’a jamais dépassé le 995e rang mondial et amassé “que” 16 201 $ (13 770 €) de gains au cours de sa carrière galère avec une application et un entêtement irréprochables. Comme lors de ce tournoi Satellite en Belgique, avant lequel il dormira à côté de sa voiture, dans un parc voisin, afin d’être prêt tôt le matin, à l’heure de son premier match.

Nasser al-Khelaïfi se souvient aussi de cette nuitée avant un tournoi, à Toulon en 1998. Une colonie de cafards l’oblige à quitter sa chambre pour finir sa nuit sur le siège de la voiture. Il y gagnera un torticolis et une élimination matinale. Même pas mal. L’apprenti joueur de tennis insiste. “S’il gagnait son premier tour, il prenait une nuit d’hôtel, sinon il lui arrivait de dormir dans la voiture pour enchaîner avec un autre tournoi, explique Khaled. Il avait pourtant les moyens, mais il voulait épargner pour tenir toute la saison. Ça lui a appris la valeur de l’argent.”

Évacué d’un court sous protection

Pendant plus de trois ans (1996-1999), il parcourt les tournois de seconde zone. Et parfois même les abords du stade Charles-Ehrmann, à Nice, comme en cette journée de juillet 1997. Sachant son acolyte Sultan al-Alawi fan de Michael Jackson, de passage dans la ville au moment du tournoi, “NAK” fera le tour du stade où se produisait la pop star afin de dénicher un ticket pour son pote. En 1999, il passera par Paris et achètera sur les Champs-Élysées un tee-shirt du PSG que l’on retrouvera plus tard sur des photos.

L’acmé de cette période tennistique survient en 1997. Parti avec la sélection qatarienne disputer à Beyrouth un match de la Coupe arabe face au Liban, Nasser al-Khelaïfi tombe dans un mini traquenard. Lors du match de double, associé à son compère Al-Alawi, ses exhortations (pour une fois) bruyantes déplaisent au camp d’en face, supposé largement supérieur. Après plusieurs tentatives vaines, il se fait allumer dans le cou par un smash adverse. Sultan al-Alawi raconte la suite : “Je lui ai dit : « Ne t’inquiète pas. Je vais m’en occuper ! » Nasser m’a répondu : « Non, non, Sultan. Ce n’est pas grave. » Mais, moi, je ne suis pas diplomate comme lui. Et, à la première occasion au filet, j’ai allumé à mon tour mon adversaire en le visant avec la balle en plein visage… Le problème, c’est que la raquette aussi est partie et l’a atteint. Soudain, on a vu arriver plein de supporters mécontents sur le court. Nasser était paniqué. On a été disqualifiés et évacués sous protection. C’est dommage car on n’était menés que 5-4 dans le premier set et on résistait bien…”

“Moi qui l’ai connu quand il n’était « rien », il ne s’est jamais pris pour un autre depuis”
Karim Alami

Hussein Badreddine, l’un des joueurs de l’équipe libanaise qui lui collera un 6-0, 6-3 en simple, n’a pas gardé de trace de l’épisode : “Je ne me souviens plus trop de cet incident. En revanche, j’ai gardé en mémoire le côté très classe, hyper gentleman de Nasser, qui, en plus, avait une très bonne main au filet.” Faute d’avoir accès aux tournois majeurs, “la très bonne main” restera cependant dans l’antichambre du très haut niveau et ne croisera que rarement les cadors, sauf au tournoi de •••

En face de l’ancien club de tennis Al-Arabi, l’ex-maison du clan Al-Khelaïfi a fait place à un complexe avec restaurant et musée.

A son bureau de la Fédération de tennis, sous le regard de l'émir actuel, Tamim al-Thani, et de son père, Hamad al-Thani.

••• Doha pour lequel il bénéficie d'une invitation. Il y fera la connaissance du joueur marocain Karim Alami, qui atteindra le 25e rang mondial en 2000. "J'aimais son côté bagarreur, explique celui qui s'occupe désormais du tournoi de Doha et bosse pour la fédé de tennis qatarienne. Sur un terrain, il n'a peur de rien et ne lâche rien. Il aime quand c'est dur. Je me souviens d'une fois où je l'ai battu, en tournoi exhibition. Il m'en parle encore parce que, ce jour-là, j'avais des chaussures trop serrées qui m'empêchaient de mettre des lacets. Il n'a toujours pas digéré car il me redit souvent : « Karim, tu m'as battu sans lacets… »"

Le Marocain fait partie de sa garde rapprochée au Qatar, et pas seulement parce qu'ils jouent au padel plusieurs fois par semaine (et avec l'émir, de temps en temps). "Je ne sais pas pourquoi, mais ç'a tout de suite collé entre nous, poursuit Alami. Je le voyais se démener pour des matches à 500 € la victoire, je savais qu'il ne venait pas pour l'argent, mais pour progresser et s'endurcir. Cette période l'a forgé. Il a de la « gamelle » *(sic !)*. Le tennis l'a façonné et lui a aussi changé la vie. Cette résistance aux efforts, ça doit forcément un peu l'aider en ce moment avec toutes ces casquettes qui auraient pu lui faire péter un plomb. Moi qui l'ai connu quand il n'était « rien », je suis admiratif de l'avoir vu évoluer depuis sans jamais se prendre pour un autre. Mais, attention, le gentil sait aussi être un requin. Et pas que sur les courts."

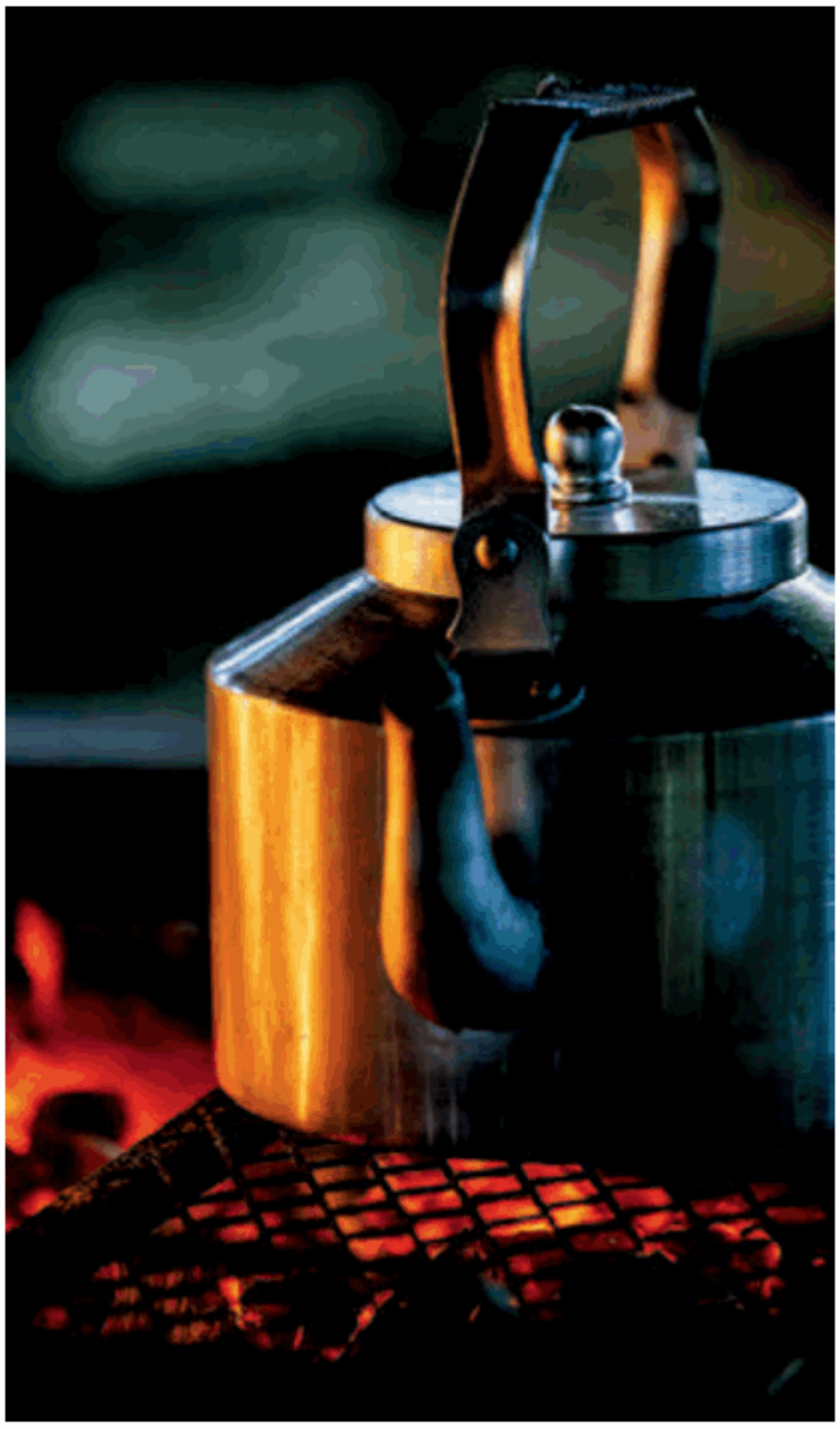
La boulette de François Hollande

En 2001, il doit prendre ce qu'il considère jusqu'à présent comme la décision la plus difficile de sa vie. Il stoppe sa carrière afin de commencer à intégrer les instances dirigeantes de la Fédération de tennis en même temps que celles d'Al Jazeera. La fin d'une certaine insouciance. Et, accessoirement, le début d'une ascension vertigineuse pour un homme qui n'a pas de sang noble mais des appuis qui comptent. Surtout un. Une proximité qu'il protège, comme un tabou. Comme un trésor, aussi, sans doute. C'est Mike Ries, son coach américain de l'époque, qui a joué les entremetteurs : "En 1987, l'ambassadeur américain m'avait demandé de fournir un encadrement de tennis à l'héritier, le cheikh Hamad ben Khalifa al-Thani. Lequel m'avait interrogé un jour, après un match, sur les autres membres de son âge au club. Je lui avais parlé de Nasser, qui avait six ans de plus et terminé troisième d'une compétition." Les deux sympathiseront sur un court après le tournoi de Doha, avant d'étendre cette relation en équipe nationale et même au-delà, notamment lorsque l'héritier accédera au trône, en 2013. Forcément reconnaissant de cette mise en relation autant que de son initiation au tennis, "NAK" tentera de retrouver la trace de son coach, retourné aux États-Unis en 1988. En vain… jusqu'à ce qu'il •••

Il a engagé un détective pour retrouver le coach de tennis qui l'avait mis en relation avec l'émir

Nasser intime

Dans son camp installé aux portes du désert de Doha, Nasser al-Khelaïfi se lâche et relâche la pression entouré de ses proches, parmi lesquels Ali al-Fardan, l'ancien président de la Fédération (page de droite) de tennis qatarienne et puissant businessman.



••• fasse appel à un détective privé qui le localisera à Chicago et permettra des retrouvailles en 2017 lors du tournoi de Doha au cours duquel l'ancien élève fera remettre un trophée à son mentor par Andy Murray, après un discours empli d'émotion des deux côtés.

Car le président du PSG est un émotif suractif qui se contrôle. Sans discontinuer. Et qui n'accorde sa confiance qu'à quelques-uns. Comme Abdou, son factotum égyptien qui le suit partout depuis trente ans. Le fidèle sherpa, qui possède la particularité de se glisser sur chacun des clichés de célébration du PSG, fouille dans ses nombreux souvenirs et tord le devoir de réserve pour ressortir une pépite. Ce sera ce jour de finale de Coupe de France où, avant le match, le président de la république François Hollande l'a pris pour un haut dignitaire qatarien, du fait de sa proximité avec Nasser, et entouré de déférences qui font encore se gondoler Abdou.

“Nasser reste démesurément gentil. Même quand on lui fait mal” Khaled al-Khelaïfi

Le président de la RD Congo, Fabio Quartararo et Tom Brady

Doté d'un statut de ministre hors cadre, “NAK”, au patriotisme très US, n'est pas toujours très à l'aise avec l'étiquette et les privilèges. Durant les quelques jours passés au Qatar pour interroger ses proches, il aura, par exemple, rencontré Fabio Quartararo, de passage au Grand Prix GP de Doha, ainsi que le Premier ministre du Qatar, Khaled ben Khalifa al-Thani, et le ministre des Sports, Salah bin Ghanem al-Ali, qui ont tenté de lui faire remettre le trophée au vainqueur de la course. En vain. “NAK” a poliment décliné. Trop de respect des étiquettes pour perturber les rangs. En quatre jours, il croisera également le président de la République démocratique du Congo, Félix Tshisekedi, le joueur de foot US, Tom Brady, ou le président de la Fédération internationale automobile, Jean Todt. Et sera passé de son bureau à la Fédération de tennis à ceux de QSI et de BeIn, entre des convocations récurrentes au palais pour y voir l'émir. “Le vrai Nasser, c'est celui qui sert tout le monde à table avant de commencer à manger, explique Hakim Chalabi, le patron d'Aspire, l'hôpital du sport ultrasophistiqué de Doha et proche de “NAK” depuis 2008. C'est celui qui téléphone à n'importe quelle heure juste pour te demander comment ça va, celui qui prend le temps de la réflexion, comme

Nasser intime

Al-Khelaïfi, père et fils, sur la réplique d'un bateau qu'empruntait le premier lorsqu'il était pêcheur.

souvent les orientaux. Ceux qui le prennent pour un mou se trompent. C'est juste un ultra-pudique que j'ai vu une fois totalement abattu, lors du décès de sa maman." Très attaché à Gharissa, au point de lui téléphoner tous les jours, notamment après chaque match, il aura tout tenté pour essayer de la sauver d'une longue maladie qui l'emportera en 2019.

De ça, comme tout ce qui touche à l'intime et à sa sphère très privée, Nasser al-Khelaïfi ne parle jamais. Entre deux bouchées de balalit (des nouilles sucrées), son plat préféré, il se raconte tout en pudeur, par petites touches pour confirmer ou infirmer les récits de ses proches, lui qui a une mémoire très précise. "Nasser, c'est l'ambassadeur numéro1 du Qatar, s'emballe Ali al-Fardan, l'ancien président de la fédé de tennis et puissant businessman, qui n'a pu s'empêcher de nous raconter en arrivant à notre rendez-vous qu'il vient de se faire construire un palais très ressemblant au château de Versailles. Il est celui qui a fait connaître notre petit pays dans le monde entier. Et pour ça, ici, tout le monde le vénère." En toute discrétion cependant, car le Qatarien n'est pas très démonstratif ni expansif. Et vient tout juste quémander parfois un timide selfie. "Au Qatar, il sait qu'il est partout en terrain ami, il laisse donc un peu tomber l'armure, explique Tarek Bouhafa, l'un de ses plus fidèles copains. Notamment lorsque l'on rejoint « el mazraa »".

Seuls les initiés y ont droit. Situé à une heure de 4x4, dans les dunes éloignées de Doha, c'est le repaire des copains. Il s'y rend au coucher du soleil (pour éviter les chaleurs) et en revient vers minuit. Autour d'un feu de camp et d'un capsa d'agneau, il se lâche et relâche la pression. Avant de parfois enchaîner avec une partie de volley, pas très loin des carrés de menthe et de roquette sauvage, mais à distance des chèvres et dindons qui complètent cette atmosphère d'oasis. "Quand il est là-bas, on est avec le vrai Nasser, raconte le frangin Khaled. On est avec le chambreur, celui qui adore raconter des blagues. Celui aussi qui garde pratiquement tout pour lui. Car il ne parle jamais de ses jobs. Depuis qu'il est dans le foot, il est devenu encore plus sérieux. J'admire son calme car je ne sais pas comment il encaisse tout ça. Moi, j'ai déjà cassé des téléviseurs, des portables, à cause des matches du PSG. Lui, il reste tranquille et gentil. Démesurément gentil. Même quand on lui fait mal. Je ne sais pas comment il fait. Mais il a sans doute raison." Avant de prendre congé, Ghanem al-Khelaïfi opine discrètement : "Je pensais que Dieu en donnerait pour tous mes enfants. Mais Nasser a été bien servi." ● P. F.

Rien de tel que les voyages pour forger l'esprit d'équipe comme le fit le Dallas Tornado, ici au Maroc (ci-dessus), de septembre 1967 à février 1968, ou remplir les caisses du Real Madrid de Bernabeu (en bas, à droite). Mais ces périples peuvent aussi donner lieu à des dérapages mêlant affaires sexuelles impliquant Colin Gibson (ci-contre) et Aston Villa en 1982, ou bagarres telles celles concernant Dennis Wise (en haut, à droite) en 2002, viré de Leicester après avoir frappé un coéquipier.

TOURNÉE GÉNÉRALE

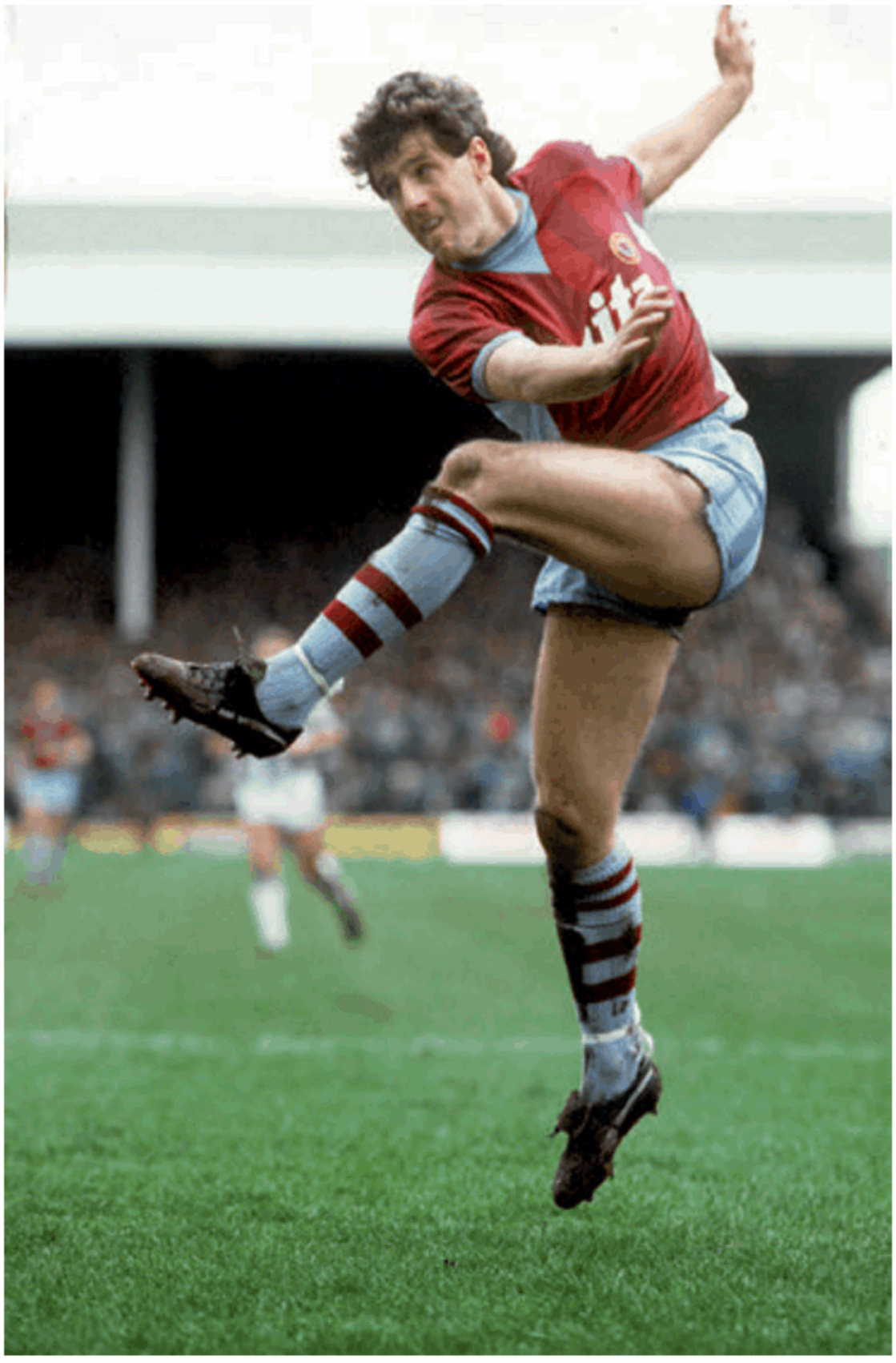
Les déplacements estivaux d'avant-saison, souvent exotiques, engendrent parfois des aventures ou des faits divers cocasses. Et cela ne date pas d'hier...

Par
Thierry Marchand

En cette matinée d'août 1967, Bob Kap a le sourire. Né à Skopje dans l'actuelle Macédoine du Nord, ce quinquagénaire, qui fut à la fois journaliste, antiquaire et psychiatre, manage depuis quelques semaines le Dallas Tornado, une équipe de la North American Soccer League (NASL) propriété de Lamar Hunt, magnat du pétrole et inventeur du Super Bowl un an plus tôt. Kap et son équipe sont à Madrid pour préparer la saison inaugurale de la NASL qui débutera en mars 1968. Une tournée fondatrice de six mois attend donc le Tornado et son entraîneur, dont la ligne la plus pertinente sur son CV est d'être le pote de Ferenc Puskas. Kap a bâti une équipe à la hâte, recrutant sur petite annonce dans un journal de Liverpool un défenseur de 19 ans, Bill Crosbie, chauffeur de bus.

Quand Kap et son effectif hétéroclite de gamins (huit Anglais, quatre Norvégiens, deux Suédois, deux Néerlandais et... un Américain, 21 ans de moyenne d'âge) quittent le Texas pour leur première étape (l'Espagne) avec un Stetson sur le crâne, ils savent qu'ils vont devoir parcourir plus de 40 000 kilomètres à travers cinq continents pour y disputer quarante-cinq rencontres entre septembre 1967 et février 1968 contre Oviedo ou Fenerbahçe, mais aussi les Forces Aériennes Iraniennes, le FC Singapour et les

UNT Libraries Special Collections



Fidji. En revanche, ils ne se doutent pas de ce qui les attend. "Un voyage incroyable que plus aucune équipe ne vivra", dira Crosbie.

"Vous avez tué Kennedy"

En transit à Athènes, l'équipe visite l'Acropole et rate l'avion qui doit l'amener à Chypre. Quelques minutes après le décollage en ce 12 octobre 1967, le vol BEA CY284 à destination de Nicosie explose, faisant 63 victimes. La suite vire au *Koh-Lanta.* Dans un bus d'un autre âge, le Tornado traverse les montagnes iraniennes, le Pakistan et l'Inde, un pays où foules hostiles et douaniers ne lui font pas de cadeaux. À Calcutta, l'équipe reste deux jours dans son hôtel en raison d'émeutes. Elle en part en catimini à 4 heures, puis échappe à une attaque de tigres près de la frontière birmane.

À Singapour, son match contre l'équipe locale dégénère. Lapidés par des fans qui hurlent "Yankees, go home" et "Vous avez tué Kennedy", les joueurs voient débouler leurs adversaires, armés de poteaux de corner. Dans la foulée, ils s'envolent pour le Vietnam, quelques jours avant l'offensive du Vietcong. L'attaquant suédois Jan Book raconte : "Quand l'avion a décollé pour Saïgon, le pilote nous a dit : « Si vous voyez de la fumée blanche près de l'avion,

Les voyages du Real Madrid dans les années 1950 finançaient l'édification du stade

c'est que l'ennemi tire sur nous. » Sur le tarmac, à l'arrivée, on a vu les corps des soldats américains dans des sacs. Tout le séjour, on a été sous protection." Suivront le Japon, les Philippines, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, Tahiti... Quand le Tornado revient à Dallas le 15 février, les joueurs sont "mentalement et physiquement épuisés", selon Crosbie. Kap sera viré très tôt dans la saison, que le Tornado terminera dernier avec un bilan infamant (2 victoires et 26 défaites en 32 matches pour une différence de buts de - 81).

Les réfugiés politiques du Barça

L'évanescent parfum des années 1960 s'est dissipé. Pas celui des tournées et son odeur de fric. Car c'est bien l'argent qui continue de légitimer l'existence de ces voyages, que Santiago Bernabeu institua dans les années 1950 pour rembourser la construction du stade qui porte son nom. L'argent aussi qui, dans la décennie •••

Bob Thomas/Getty Images - Alamy Stock Photo - L'Équipe

Traverser l'Atlantique pour rencontrer des équipes nord-américaines et courir le cachet n'est pas une nouveauté. Le Portsmouth de Marc Wilson (à gauche) ici le 24 juillet 2010 lors d'un match contre DC United de Barry Rice (en noir), ne fait que suivre la voie tracée par le champion d'Autriche, le Hakoah de Vienne en 1926 (ci-dessus) ou le FC Barcelone en 1937 (en bas, à droite). Pourtant, loin des considérations financières, et malgré tous les programmes préétablis, des rencontres se nouent par hasard. Ce fut le cas en juillet 2006 entre le Real Madrid de Portillo et le Plymouth du gardien Luke McCormick (en haut, à droite). Il s'agissait là pour les Espagnols de remercier les Anglais de leur avoir cédé leur hôtel en Autriche.

••• suivante, incita Santos à parcourir la planète pour rentabiliser le "Roi" Pelé. L'argent encore, qui fait que les grands d'Europe doivent sillonner l'Asie et les États-Unis pour de rémunératrices pérégrinations d'avant-saison. L'argent toujours, ou plutôt ses problèmes, qui engendrèrent en 1937 la tournée dite "du sauvetage", en l'occurrence celui d'un Barça contraint d'aller chercher aux États-Unis et au Mexique lors d'une tournée estivale de trois mois les subsides pour exister. Il le paya cher. Cinq joueurs seulement revinrent, les autres en profitant pour fuir la guerre civile.

L'argent donc, despote d'un autre genre, mais malheureusement plus l'idée du dépaysement et l'esprit de découverte qui préludèrent aux premiers voyages transatlantiques, effectués en bateau de croisière, comme celui de l'équipe canadienne de la Western Football Association, qui disputa vingt-six rencontres au Royaume-Uni sur deux mois à l'automne 1888. Une première qui fit des émules en Europe. Quand Preston traversa l'Atlantique pour une tournée d'été aux États-Unis de quatre matches en 1929, il avait été précédé par l'Hakoah de Vienne, le champion d'Autriche, en 1926, le Real Madrid (une rencontre à Brooklyn en 1927) et par les Glasgow Rangers en 1928. Si les tournées ont valeur de croisade économique, elles engendrent parfois des sorties de route qui mettent en péril bienséance et valeurs sportives. Arrivé en compagnie d'une très jeune conquête dans le hall de l'hôtel où se trouvaient ses dirigeants, l'entraîneur d'un grand club français en tournée sur un autre continent laissa tout ou partie de sa réputation, et sa place quelques mois plus tard. Mais de manière moins fracassante que Nigel Pearson. En juin 2015, le coach de Leicester était parti en Thaïlande avec l'assurance de ceux qui viennent de sauver le club d'une relégation. Mais la tournée tournera au sordide lorsque James Pearson, le fils de l'entraîneur, diffuse une sextape dans laquelle lui et deux coéquipiers, en plein ébats, se livrent à des commentaires racistes et grossiers sur les femmes qu'ils ont fait monter dans leurs chambres. Leicester n'en était pas à son coup d'essai. En 2004, Stan Collymore avait déchargé un extincteur sur son partenaire Trevor Benjamin au piano-bar d'un hôtel proche de Murcie. Et, deux ans plus tôt, une soirée agitée avait mis fin à la carrière de Dennis Wise en Premier League après s'être rué sur son équipier Callum Davidson lors d'une partie de poker.

Une tournée de six semaines aux États-Unis à l'été 1946 a forgé l'esprit du Liverpool FC

Extincteur et poupée gonflable

Le thème du sexe est souvent à l'origine de dérapages. Entraîneur de la Lazio en 2012, Vladimir Petkovic, le nouveau coach de Bordeaux, avait pris l'habitude de prendre des photos de ses joueurs nus, afin de contrôler leur tour de taille durant la préparation. Apprenant la chose, deux recrues qui s'apprêtaient à signer prirent la tangente, dont un certain Burak Yilmaz. En 1973, lors d'une tournée en Tanzanie, Doug Ellis, président d'Aston Villa, fut contraint par ses joueurs d'opter pour la tenue d'Adam lors d'un bain de minuit qui faillit tourner mal quand se pointa la femme du président. Plus comique, l'histoire de Doris Davenport, le nom dont ces mêmes Villans, champions d'Europe, avaient affublé la poupée gonflable qui fut le fil rouge de leur virée en Allemagne à l'été 1982. Doris Davenport (du nom du sponsor) finit un soir de défaite à Brême lacérée avec une paire de ciseaux après que le latéral gau-

Nick Wass/AP/SIPA - Alamy Stock Photo

che Colin Gibson l'eut trouvée en déshabillé de soie dans son lit, affublée des bijoux de son épouse.

Caché dans la penderie

Les tournées peuvent déboucher sur des contrariétés d'intendance. En août 2006, le Real débarque à la dernière minute à Kapfenberg, en Autriche, pour découvrir que l'hôtel où il descend d'ordinaire est occupé par Plymouth. Après négociations, le club anglais, alors en Championship (L2), cède sa place. En échange, la formation espagnole disputera un match amical contre l'équipe de Ian Holloway, qui verra débouler plus de 300 fans venus du Devon. Plus contrariante, la virée de Portsmouth aux États-Unis. "Pompey" met quarante-deux heures à rallier San Diego en Californie après que l'équipe a raté sa correspondance à Chicago. Quelques jours plus tard, son vol entre Edmonton et Washington atterrit en urgence (encore à Chicago) à cause d'une tornade. L'équipe arrive dans la capitale pour affronter DC United au terme de vingt-sept heures sans sommeil. Et sans son équipement, les quatorze sacs du club ayant été perdus. Portsmouth empruntera une tenue à son adversaire, avant de revenir en Angleterre au terme des deux semaines après un 4-0 et trois blessés.

La tournée est enfin l'occasion de créer des liens ou de prendre contact avec les nouveaux. Pour mieux connaître la mentalité des recrues, le coach écossais Tommy Docherty les espionnait en se cachant dans la penderie de leur chambre. Et c'est une tournée de six semaines aux États-Unis à l'été 1946 qui forgea l'esprit du Liverpool FC, meurtri par la guerre, prélude à la conquête du titre quelques mois plus tard des Liddell, Stubbins et autres Paisley. Les Reds étaient revenus invaincus de New York et Boston (10-0), avec un appétit d'ogre et quatre kilos de trop chacun. ⬢ T. M.

Markus Leodolter/AFP - FC Barcelona - Alamy Stock Photo

En 2011, le joueur d'Everton avec ses fans du Maryland lors d'une série de matches aux États-Unis.

SYLVAIN DISTIN : "PAS DES VACANCES"

De 2001 à 2016, le défenseur français a évolué en Angleterre et participé à de nombreux périples précédant l'ouverture du Championnat. Il revient sur ses souvenirs les plus marquants.

"Avec les cinq club anglais où vous avez évolué, Newcastle, Manchester City, Portsmouth, Everton et Bournemouth, quelle a été la tournée la plus sympa ?
Avec Portsmouth, en Afrique du Sud. On était dans un lodge, au milieu de la savane. Un matin, on s'est levés à 4 heures et on est montés dans des Jeep pour faire un safari. Trois ou quatre jours plus tard, on a eu droit à la visite d'un vignoble. C'était super. Avec Everton, j'ai eu la chance de faire une tournée aux États-Unis où on a joué à Miami, San Francisco et New York. Mais il ne faut pas se leurrer : globalement, ce ne sont pas des vacances. Tu t'entraînes deux fois par jour, tu voyages, et tu ne vois pas grand-chose des endroits où tu passes. Le but n'est pas de faire du tourisme.

Et la plus éprouvante ?
Avec Everton, en Asie. Longtemps *(de 2004 à 2017),* le partenaire du club a été une marque de bière thaïlandaise *(Chang).* On allait donc souvent là-bas, mais c'était compliqué à cause de l'humidité pesante qui rendait les entraînements encore plus difficiles. On restait tout le temps à l'intérieur, avec l'air conditionné, et on se mettait des serviettes trempées dans la glace pour se rafraîchir. Il y avait aussi pas mal d'obligations avec les sponsors et les médias. Ça te laisse peu de temps pour faire un petit dégagement, car tu es tellement crevé que, le soir, tu restes dans ta chambre pour te reposer.

Il a dû y avoir également quelques tournées mouvementées ?
Forcément, quand tu pars à cinquante personnes dans un pays étranger, il est rare que tout le monde se tienne à carreau. C'est le propre de la vie de groupe. Mais certains clubs s'arrangent pour te placer dans un contexte où ce genre de choses n'a aucune chance de se produire. Avec Everton, on a fait plusieurs préparations en Suisse ou en Autriche dans des refuges pour gamins, des colonies de vacances au cadre spartiate, perdues au milieu de nulle part. Là, tu n'as d'autre choix que de te concentrer sur le football. Parce que le but, c'est de préparer ta saison." ⬢ T. M.

NICO KOVAC

"L'ENTRAÎNEUR EST DEVENU UN PROFESSEUR"

Homme du renouveau monégasque la saison passée, le technicien croate raconte sa jeunesse berlinoise, qui a tellement influencé ses principes, sur un terrain comme sur un banc de touche.

Par
Thierry Marchand,
à la Turbie

Photos
Emma Picq/L'Équipe

À L'AFFICHE

Kovac

31

Niko Kovac, lui le Croate né à Berlin, revendique sa citoyenneté européenne.

Niko Kovac
49 ans. Né le 15 octobre 1971, à Berlin (Allemagne).
International croate (milieu, 83 sélections, 15 buts).

Parcours d'entraîneur
Red Bull Salzbourg (adjoint, 2011-12), Croatie Espoirs (2013), Croatie (2013-2015), Eintracht Francfort (2016-2018), Bayern Munich (2018-19), Monaco (depuis juillet 2020).

Palmarès d'entraîneur
Championnat d'Allemagne 2019 ; Supercoupe d'Allemagne 2018 ; Coupe d'Allemagne 2018 et 2019.

"Connaissez-vous le rang du Hertha Zehlendorf à la fin de la saison 2021?
En toute sincérité, non ! Je sais qu'ils jouent en Cinquième Division, en Oberliga, mais pas à quelle place ils ont terminé. Je n'ai plus le temps de les suivre.

Mais avez-vous toujours une connexion avec votre club formateur ?
Non. Et c'est pareil avec mon premier club, le Rapid Wedding, qui n'existe plus sous ce nom. J'ai quitté l'Allemagne en général et Berlin en particulier depuis 2006. Ça commence à être loin.

Les racines, c'est important pour vous ?
Très important. Je suis né en 1971 à Berlin-Ouest de parents croates arrivés de Bosnie un an plus tôt. J'ai grandi au contact de deux cultures, la croate et l'allemande, que ce soit à la maison, à l'école, dans les jardins d'enfants ou au foot. Je suis le produit de ces deux cultures.

"Je suis le produit de deux cultures, la croate et l'allemande"

Comment était le Berlin de vos années d'enfance ?
Il était simple et compliqué d'y vivre. Mes parents n'étaient pas aisés. J'ai grandi dans un quartier et un environnement prolétaires où, parce qu'on était des émigrés, il fallait avoir le bon comportement. À la maison, on me disait surtout de ne pas causer de problèmes. Sauf qu'il fallait parfois jouer des épaules pour se faire respecter, notamment au foot. Cela explique pourquoi je suis à la fois un battant et un gentil mec.

Vous habitiez près du mur de Berlin ?
Pas juste à côté, mais pas très loin car mon quartier, Wedding, était proche du Mur, qui était une réalité pour tout le monde à Berlin. On apprenait à vivre avec, mais c'est à l'école qu'on m'a enseigné sa raison d'être et son histoire. C'est très particulier, même si, jeune, tu as un peu de mal à comprendre. Quand on voyageait avec mon équipe pour un match, on le voyait. Idem quand on partait en vacances en Croatie. On traversait la RDA. C'était bizarre.

Le foot, c'était important ?
Oui. J'ai commencé, à 8 ans. J'étais fasciné par les images de la Bundesliga qu'on voyait dans le *Sportschau,* l'émission qui diffuse les résumés des matches le samedi en début de soirée. Le foot, quand tu vis à Berlin et spécialement à Wedding, est un moyen d'évasion. On jouait dans la rue, avec des jeunes d'autres communautés, des Turcs, des Serbes, des Allemands... On n'avait accès qu'à cinq chaînes, les trois de RFA et les deux de la RDA. On regardait tout. Berlin était une île à l'époque, entourée par la RDA. Je connaissais aussi bien le Dynamo Berlin, Magdebourg, Dresde que les cadors de la Bundesliga.

Vous vous sentiez vraiment ouest-allemand dans ce contexte ?
Oui, quand même, parce qu'on se sentait protégés. Il y avait des militaires français, anglais, américains, qui contrôlaient les différents secteurs de Berlin-Ouest. L'Allemagne de l'Est, on la connaissait à travers les excursions scolaires qu'on y faisait. On passait Checkpoint Charlie, ou on y allait en métro. Il fallait en descendre pour traverser la frontière. On changeait des Marks ouest-allemands en Marks est-allemands. Une partie de notre éducation était d'apprendre que Berlin avait été, géographiquement, au cœur d'un conflit entre les blocs de l'Est et de l'Ouest.

Frédéric Porcu/L'Équipe

“J’ai grandi comme un étranger, en faisant attention à mon comportement”

Avec votre premier club, vous ne rencontriez que des équipes berlinoises ?
Oui, et il y en avait beaucoup. Berlin est une grande ville, qui était divisée en quatre zones géographiques. On jouait souvent dans des parcs où on emmenait nos propres poteaux, notre barre transversale, nos filets… On créait nos terrains en traçant les lignes, en plantant les poteaux de corners. Le foot à Berlin, c’était ça et les cours d’immeubles, des matches entre communautés, une mixité, un environnement complètement multiculturel.

Qu’avez-vous appris de tout cela ?
(Il réfléchit.) La tolérance. J’ai grandi comme un étranger, en faisant attention en permanence à mon comportement. Tu apprends en grandissant que les gens, en fonction de leur nationalité, de leur culture, ne sont pas égaux par rapport à leur attitude. Le fait de vivre ensemble, au milieu de toutes ces cultures, t’apprend à respecter l’autre.

Vous vous sentiez comme un étranger dans la ville où vous êtes né ?
De fait, j’en étais un, à cause de la nationalité de mes parents. Parfois, je me sentais comme tel. Mais pas très souvent. Je parle allemand couramment. J’ai passé mes examens à l’école en Allemagne. Mais, jeune, je ne me sentais pas vraiment comme un étranger parce qu’à l’époque, il n’y avait pas de ghetto. Berlin était une ville de tolérance, peut-être à cause de son passé.

Vous êtes né à Berlin d’une famille croate qui vivait en Bosnie. Votre famille reste basée à Salzbourg et vous travaillez à Monaco. De quelle nationalité êtes-vous ?
Je suis cosmopolite. Et, plus que tout, je suis européen. L’Europe est un petit continent comparé à d’autres. Et je m’y sens à la maison quel que soit l’endroit ou le pays. Là aussi, grandir dans le cocon berlinois m’a aidé à assimiler le multiculturalisme. À l’Eintracht Francfort, il y avait dix-huit nationalités chez les joueurs. Ici, à Monaco, il y en a aussi beaucoup. C’est pour cela que je suis très à l’aise dans cet environnement. J’ai appris à discerner les caractères, les différentes cultures, à me rendre compte qu’on ne parle pas à un Français comme à un Allemand, à un Croate comme à un Sud-Américain. Le même mot peut engendrer une réaction différente selon la façon dont tu le dis.

Le mot « identité » a-t-il une signification pour vous ?
Je me sens croate. C’est ancré en moi. Après, il existe plusieurs sortes d’identités : spirituelles, culturelles, et même sportives. Si on parle de foot, par exemple, il est possible que je me sente un peu plus allemand que croate. Je n’ai pas joué en Croatie, à part pour l’équipe nationale. L’éducation des joueurs y est différente.

Existe-t-il encore des stéréotypes de jeu, anglais, allemand, français ? •••

“On ne parle pas à un Français comme à un Allemand, à un Croate comme à un Sud-Américain”, estime le technicien monégasque.

L'entretien

Dans le bureau de Niko Kovac trône un échiquier, la discipline qui influence le tacticien comme il l'a expliqué à Thierry Marchand, le journaliste de *FF*.

••• Le monde s'est ouvert. Et un technicien se doit aujourd'hui d'avoir un regard plus périphérique, davantage tourné vers l'extérieur. Il y a du bon à prendre partout pour parfaire son identité. C'est indispensable, mais pas toujours facile car cela suppose de reprogrammer un état d'esprit. Il peut y avoir des blocages.

Comment travaillez-vous sur ce point ?
En expliquant. En communiquant aux joueurs des informations via tous les vecteurs, y compris Instagram ou YouTube. C'est ce qu'on a fait l'an dernier à l'ASM, en essayant de changer le côté un peu « cool » qui colle à la mentalité des joueurs français, d'insister sur d'autres choses. L'important n'est pas tant d'avoir une philosophie, c'est de coller au foot moderne et au monde. Si tu veux avoir du succès en dehors de la France, il faut t'adapter ici, pas quand tu seras à l'étranger.

Vous parliez d'informations. N'y en a-t-il pas trop à votre disposition et à celle des joueurs ?
Je ne suis pas un fan d'Instagram ou de Facebook. Ce n'est pas ma génération et il y a un trop-plein, au niveau des images surtout. Le cerveau n'est pas capable de tout enregistrer et de tout digérer. Il faut donc quelqu'un qui sache hiérarchiser et prioriser ces infos. C'est le rôle du staff, qui ne doit pas parler aux joueurs, mais leur montrer. Apprendre, c'est avant tout visualiser, à 70 %. Le reste, c'est écouter, sentir, ressentir. L'image vaut plus que mille mots. On travaille beaucoup avec les images.

Votre boulot a énormément changé…
À un point que vous n'imaginez pas. Seul, je serais incapable de donner toutes ces informations aux joueurs.

Vous pouvez encore, techniquement et tactiquement, leur apporter quelque chose de nouveau ?
Je crois que c'est ce qu'on a fait l'année dernière en changeant l'état d'esprit. On a essayé d'effacer le passé récent, de faire « reset » dans les têtes. C'était la première étape. On a davantage travaillé sur des principes que sur une éducation tactique, ou sur une défense à quatre ou à cinq. Le football n'est qu'une affaire de répétition. Il

“Les échecs, c'est comme le foot. Il faut calculer ses déplacements et s'adapter aux mouvements de l'adversaire”

faut juste créer des automatismes qui fassent que le joueur puisse réagir de telle façon à telle situation, avec ou sans ballon. Le football actuel va plus vite à tous points de vue. Il donc faut donner au joueur une certaine sécurité de pensée, lui permettre de trouver plus vite une solution. Pour un entraîneur, le futur du foot, c'est ça : donner au joueur la solution dont il a besoin.

Vous êtes devenu un professeur ?
Complétement. L'entraîneur d'aujourd'hui est devenu un professeur de football. Je ne suis pas un manager, un mec qui regarde les terrains depuis son bureau *(il se tourne vers la fenêtre)* et qui désigne les titulaires le samedi. Je suis quelqu'un qui explique, qui montre. Ce qui ne veut pas dire que l'aspect technique ou tactique n'existe plus, surtout au début. Tu dois, quand tu arrives dans un club, montrer aux joueurs que tu possèdes des capacités dans ces domaines. La première interrogation du joueur, c'est de savoir si tu comprends le football. Après, c'est de savoir comment tu gères ton groupe. Mais ce qui compte le plus par-dessus tout, ce sont les résultats. Quoi qu'on en pense, c'est l'unique paramètre de la réussite.

Qu'avez-vous appris en regardant le dernier Euro ?
Que le plus important était l'état d'esprit et le collectif. De ce point de vue, l'Italie a fait un tournoi magnifique. Ils avaient une équipe, pas de superstars. Ils se battaient les uns pour les autres. C'est ce que j'explique toujours aux joueurs : quand vous êtes comme ça *(il ferme sa main pour former un poing),* vous êtes forts. Parce que si je vous frappe avec ça *(le poing),* je vous fais mal. En revanche, si vous êtes comme cela *(il rouvre sa main et écarte ses cinq doigts),* vous êtes en difficulté. Si je vous frappe avec la main écartée, je vous fais moins mal. C'est cette unité et cette force collective qui ont caractérisé l'Italie.

“L'an dernier, on a essayé de changer un peu le côté « cool » qui colle à la mentalité des joueurs français”

Comment reste-t-on au top ?
En repoussant sans arrêt les limites. Le succès engendre toujours une sorte de forme de décélération mentale. On entre dans une zone de confort, on en fait moins. Monaco a fait une belle saison l'an dernier. Mais cela n'est plus important aujourd'hui. Seul demain est important. Le foot de haut niveau nécessite une reprogrammation constante, physique, psychologique, et des nouveaux objectifs. Il faut être à l'heure en permanence. Sinon, vous décrochez.

Lorsqu'on bâtit un club, une équipe, comment sait-on quand on a atteint le dernier étage ?
(Il rit.) On ne le sait jamais. On cherche toujours à aller plus haut, à progresser.

Louis van Gaal disait récemment qu'il essayait toujours de contrôler son équipe. Comment contrôle-t-on une équipe ?
En lui faisant confiance. Et en choisissant bien son entourage. Un entraîneur a besoin d'une qualité humaine autour de lui. Il est responsable de ce choix. Les techniciens expérimentés que j'ai pu croiser durant ma carrière de joueur m'ont donné des précieux conseils à ce propos, que ce soit Giovanni Trapattoni, Ottmar Hitzfeld ou encore Christoph Daum. J'adhère totalement à ce que déclare Louis van Gaal. L'entraîneur doit contrôler car, au bout du compte, c'est lui qui décide et c'est lui qui paiera le prix si cela ne va pas. Mais tout passe par la confiance, en ce sens que l'entraîneur, pour aller vers le succès, va devoir responsabiliser l'ensemble de son staff et ses joueurs. •••

L'entretien

À Monaco, Niko Kovac a pu apposer sa patte sur le jeu de son équipe, notamment sur le plan de l'agressivité ou de la vitesse.

••• Contrôler une équipe, c'est d'abord et surtout contrôler ses stars ?
Et ça, c'est difficile… Je crois que c'est ce que Van Gaal veut dire quand il parle de contrôle. Une star n'est jamais une star que grâce à ses coéquipiers. À un contre onze, il ne sera jamais une star. L'Italie qui vient de gagner l'Euro en est un parfait exemple. Il y avait des stars dans cette sélection, des joueurs qui jouaient dans des grands clubs. Chiellini est une star, Bonucci est une star. Mais personne n'était plus grand que l'équipe. Le plus important dans une équipe, c'est l'attitude de ses joueurs.

Est-il encore possible d'innover tactiquement aujourd'hui ?
(Il réfléchit longuement.) De manière microscopique, et encore… Tout n'est plus qu'une question d'infimes détails, d'adaptation. Les révolutions sont derrière nous.

Au Bayern, vous êtes passé deux ans après Guardiola. À quel point cela a-t-il été difficile d'imprimer votre propre philosophie ?
Ç'a été très dur. En fait, Guardiola avait déjà eu un prédécesseur avec Van Gaal dans ce style de jeu que je qualifie de « néerlandais ». Celui de Cruyff et de la possession. Quand vous arrivez derrière ça, vous n'avez pas vraiment d'autre choix que de poursuivre dans le même sens. Il y a peu d'espace pour changer drastiquement les choses, seulement à la marge, surtout quand vous avez les joueurs adaptés à la philosophie précédente, notamment les ailiers. À Monaco, c'est différent. Là, je peux imprimer ma patte, sur le plan de l'agressivité ou de la vitesse, par exemple.

Être sélectionneur, comme vous l'avez été avec la Croatie…
(Il coupe.) C'est un autre job, où l'influence qu'on peut avoir sur les joueurs est très réduite. Sélectionneur, tu n'as pas le temps, à part celui de gérer les joueurs physiquement. Comment veux-tu changer un comportement ou une attitude en quelques jours ? Ou alors, il faut prendre le temps, comme cela a été le cas avec l'Italie, qui n'était pas présente lors de la dernière Coupe du monde, ou avec la France dans les années 1990. Parfois, tu as besoin de recevoir une grosse baffe pour grandir. En foot, personne ne peut être au top en permanence comme c'est le cas au basket ou au hand, par exemple. Il y a trop d'espaces sur un terrain de foot pour qu'une équipe puisse s'arroger une domination constante et perpétuelle.

Quel autre sport vous influence le plus tactiquement ?
Les échecs, c'est comme le football. Sur un échiquier, il faut protéger le roi, comme on protège son but. Les échecs, c'est calculer ses déplacements, être au centre du jeu et s'adapter en permanence aux mouvements et aux gestes de l'adversaire. Parce qu'au football comme aux échecs, toute action est interactive." ⬢ T. M.

Making of

Lieu
Bureau ensoleillé du coach dans le bâtiment neuf du centre d'entraînement de l'ASM, à la Turbie, qui sera achevé en juin 2022.

Durée de l'entretien
Cinquante-cinq minutes.

Boisson consommée
De l'eau.

Autres personnes présentes
Emma Picq, la photographe, et Franckie Tourdre, chef de presse.

Niveau de connivence
0/10. Notre toute première rencontre.

Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Christophe Galtier, Arsène Wenger et Didier Deschamps."

La question qu'il nous a posé
"Savez-vous ce que signifie mon nom en français ?
– Le forgeron.
– Bravo !"

La petite leçon de prononciation
À la fin de l'interview, il a pris notre carnet pour nous donner une petite leçon de prononciation de serbo-croate. "Il y a trois sortes de C dans notre alphabet. Celui sans accent, celui avec un accent aigu, et celui avec un accent circonflexe inversé *(un hatchek),* comme à la fin de mon nom, qui se prononce Kovatch, et pas Kovaque ou Kovats."

BANLIEUE, VIVIER D'AGENTS

De plus en plus de représentants de joueurs sont issus des quartiers. Une nouvelle sociologie d'intermédiaires qui a ses codes, ses règles, ses complexes, ses excès. Et qui bouleverse profondément cette profession en France.

Par Dave Appadoo,
avec Nabil Djellit

Illustrations
Laura Acquaviva

Agents de joueurs

Agents de joueurs

Pour détecter les talents de la banlieue, les comprendre et gérer leur carrière, les agents issus des mêmes territoires s'imposent de plus en plus..

C'est une histoire comme il en arrive désormais des dizaines de fois, pour ne pas dire plus. Celle d'un agent, Bruno Satin, qui se fait "bouger" d'un dossier par l'entourage d'un joueur, Jean-Clair Todibo, après avoir lui avoir pourtant permis de signer au Barça en janvier 2019. À chacun sa version. Du côté de l'ancien responsable du département football d'IMG, on pointe le manque de correction et de reconnaissance de l'ex-Toulousain, aujourd'hui à Nice. Dans l'entourage de ce dernier, on estime que son ancien agent n'a pas été clair au niveau des commissions. Cette histoire traduit une autre réalité : une sorte de passation de pouvoir entre les agents "historiques" et de nouveaux représentants plus jeunes et issus des quartiers, comme bon nombre de pros français.

Trois vagues de conseillers

"Cette tendance existe depuis un peu plus d'une dizaine d'années, nous explique Jean Lapeyre, directeur juridique de la FFF. Le profil des agents qui passent les épreuves du concours a évolué. Au début, on a eu une clientèle football, anciens joueurs, entraîneurs... C'était une vague pour régulariser la situation de personnes qui pratiquaient avant la mise en place de la licence, quand il suffisait de se déclarer agent. Ensuite, on a eu une génération venue de banlieue au contact du vivier des quartiers et qui a voulu se lancer. Et enfin, une troisième tendance qui peut recouper la précédente : des jeunes diplômés, en droit, en communication..., qui souhaitent devenir agents." Après avoir été la pépinière française, la banlieue se révèle être le nouveau vivier des représentants hexagonaux.

Mais comment les intermédiaires venus des quartiers ont-ils pu s'implanter sur un marché aussi concurrentiel ? L'un d'eux, en vogue et basé dans le Val-de-Marne, détaille. "Les agents issus des quartiers parlent le même langage que les joueurs, ils viennent du même univers. Dès que l'on annonce l'endroit où l'on a grandi, ça leur parle. C'est comme un signe de reconnaissance qui sera peut-être moins évident à obtenir par un Blanc d'une cinquantaine d'années, pour parler de façon schématique. Mais c'est dans les deux sens. Un intermédiaire français d'origine africaine et issu de banlieue va lui aussi davantage galérer pour obtenir une crédibilité auprès des dirigeants de clubs qui voient d'abord en nous un petit « agent mangeur de KFC » ou « agent chicha » comme disent certains. Des présidents ou directeurs sportifs m'ont avoué après coup avoir été surpris que je sois si structuré, ils pensaient que j'étais juste un petit gars de banlieue qui a cassé sa tirelire pour remplacer le survêt par un costard."

L'émancipation des défricheurs

Badou Sambagué, avocat mandataire sportif qui a notamment accompagné les premiers pas d'Ousmane Dembélé, nous synthétise l'évolution de la profession. "Longtemps, la situation était très claire : les agents historiques s'appuyaient sur des mecs de quartiers pour leur défricher le terrain et leur apporter des affaires. Jusqu'au moment où ces gars se sont dit qu'ils suffisaient de passer une licence pour profiter de ces deals au lieu de se contenter d'un petit pourcentage." Même si les débuts n'ont pas été simples et qu'il a fallu défricher le chemin comme nous l'explique Boulanouar Hocini, plus connu sous le nom de "Boula", intermédiaire de premier plan à la charnière des années 1990-2000, homme clé du transfert d'Anelka au Real Madrid en 1999. "Je dois être le premier représentant venu des quartiers. J'ai commencé en 1994 avec Marc Roger pour qui j'allais sur les stades partout en France. Mais les dirigeants me regardaient comme un voyou, ils n'avaient pas l'habitude d'avoir affaire à des gens de mon profil. Mais ça vaut pour les agents eux-mêmes à cette époque. Un jour, le représentant d'un titulaire du Mondial 98 me dit : « Toi, tu peux me servir à entrer dans les cités. » Je lui ai répondu : « Vas-y, toi aussi tu peux entrer dans ces quartiers, tu les prends pour qui ? » Je n'ai pas aimé qu'il nous prenne pour des sauvages."

Signes extérieurs de réussite

L'avocat Badou Sambagué plaide la thèse qu'il a aussi fallu faire sauter le verrou auprès des joueurs. "Un agent de quartier doit beaucoup plus prouver auprès de ses clients. Il a peut-être un accès plus précoce au joueur mais, après, il faut montrer toute sa valeur rapidement, alors que l'on sera moins regardant avec un représentant d'une autre caste, pour parler sobrement. Pourquoi vous pensez que ces nouveaux intermédiaires achètent tout de suite un 4 x 4 ? Pour montrer un signe extérieur de réussite et inverser le rapport de force avec le joueur en lui faisant croire que c'est lui qui a davantage besoin de vous." Mais il a surtout fallu se professionnaliser. "Comme pour les avocats, il y a ceux qui connaissent leur métier et ceux qui connaissent le juge, reprend un conseiller sportif qui a officié auprès d'un ancien cadre de l'OM et des Bleus. Là, c'est pareil. Il ne suffit pas de connaître son job, il faut aussi avoir accès aux interlocuteurs. Longtemps, dirigeants et agents appartenaient au même monde. Il a fallu aux nouveaux apprivoiser les dirigeants, se faire connaître, se faire accepter."

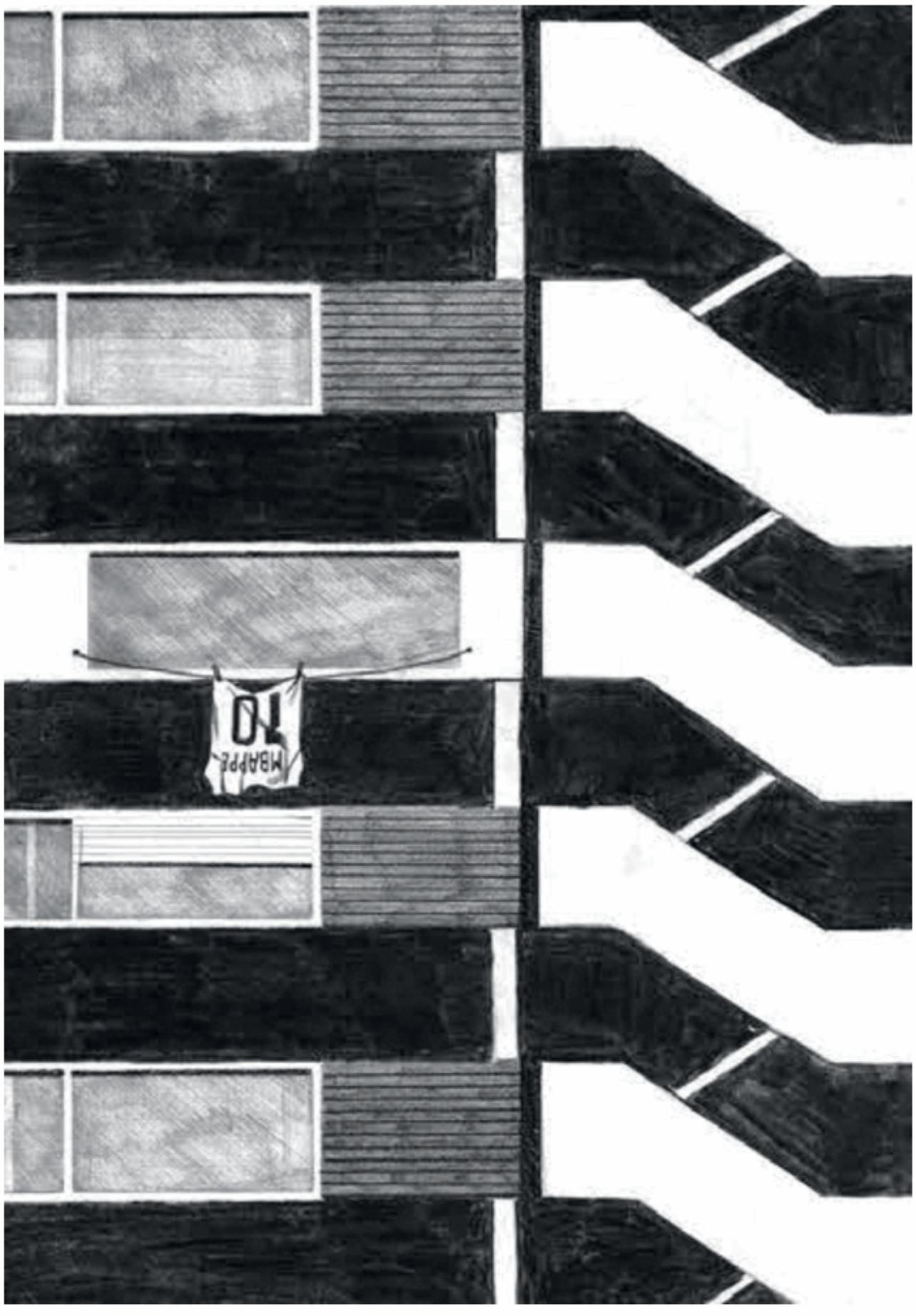
Aujourd'hui, ces clivages sont dépassés, comme nous le confirme Sébastien Larcier, directeur sportif d'Angers. "Tout le monde doit s'adapter. La façon de dialoguer a évolué. L'ancienne génération était plus protocolaire. Les jeunes agents jouent davantage la carte de la proximité à outrance, le tutoiement. Il faut savoir parfois en recadrer certains, histoire de retrouver la bonne distance. Mais il faut aussi noter que, sur plein d'aspects, ils ont fait évoluer la profession." Par exemple, en étant très doué pour sortir des joueurs vers des marchés comme la Turquie ou l'Angleterre, des rentrées d'argent substantielles pour les clubs qui se sont d'autant mieux accommodés des agents de banlieue.

Mais, surtout, il apparaît que ces nouveaux agents encadrent beaucoup plus leurs joueurs que leurs aînés. Un directeur du recrutement d'un centre de formation d'un pensionnaire de L1 nous rensei- •••

"Des présidents pensaient que j'étais un gars de banlieue qui a cassé sa tirelire pour remplacer le survêt par un costard" Un agent du Val-de-Marne

Enquête

Au sein des cités, s'exercent des luttes pour obtenir les mandats des jeunes prometteurs.



••• gne. "Il y a vingt ans, il y avait peu d'agents. Ils accompagnaient les joueurs durant toute leur carrière. Ils étaient là pour la gestion des contrats et chercher des transferts. On les voyait deux fois par an. Depuis dix ans, les agents des quartiers sont omniprésents. Ils essaient d'offrir des prestations plus larges, un accompagnement technique, tactique, parfois physique, ils s'occupent de communication, de nutrition, ils facilitent autant que possible la vie du joueur. Trouver ses vacances, louer un appartement, acheter une voiture, organiser une soirée... Ils créent presque une structure de services pour le joueur."

De véritables conciergeries

Sébastien Larcier estime logique ces prestations. "On ne va pas reprocher à ces agents de surencadrer le joueur alors que cette façon de faire vient des gros clubs qui prenaient tout en charge, de la recherche de logement à celle des écoles pour les enfants, la fac pour la petite amie... C'est quasiment un service de conciergerie. Ils en ont intégré l'importance et sont très présents et très influents dans les choix du joueur, au quotidien comme pour sa carrière."

Même si le directeur sportif angevin ne manque pas de relever un effet pervers de cette implication. "Ils n'ont pas nécessairement les compétences pour assumer tout ça, notamment quand ils commencent à se mêler de nutrition, de préparation, de tactique... Parfois, cela va à l'encontre de ce que préconise le club, et ça peut être dangereux. Ils ont un modèle un peu sport américain où un joueur a son staff, physique, vidéo, etc. Et ça peut entrer en conflit avec le travail proposé par le club, notamment pour la préparation athlétique. D'où l'idée de dialoguer pour être sur la même longueur d'onde." En revanche, pour établir le dialogue sur les questions contractuelles, aucune tergiversation chez cette nouvelle génération, comme nous le confirme notre responsable du recrutement à la formation d'un club de Ligue 1.

Pas de tabou sur l'argent

"Sur ce plan, ils sont davantage décomplexés et c'est très bien. Il fut un temps où chacun attendait celui qui allait aborder le sujet en premier. Peut-être parce que les anciens agents étaient imprégnés du côté un peu tabou de l'argent en France. Ceux d'aujourd'hui ont d'autres références, sans doute le côté américain de la culture urbaine dans laquelle ils baignent. Ils y vont cash. Et puis, autant les agents pouvaient auparavant travailler sur la durée, autant les « nouveaux » agents savent que le joueur peut filer rapidement, ils essaient de tirer le maximum dès que possible, car c'est peut-être le dernier deal avec lui."

Car l'un des paramètres entrant en ligne de compte dans le fonctionnement des agents, c'est la volatilité de la relation avec le joueur. "C'est important de suivre le bal des agents, abonde Sébastien Larcier. Récemment je discutais avec le représentant d'un joueur avant que je ne reçoive un appel : « Tu n'as pas parlé avec le bon intermédiaire. » Mon interlocuteur avait « omis » de me dire qu'il venait de perdre le joueur... Et ensuite, il allait dire à son ex-protégé qu'il lui avait trouvé un beau projet, en espérant ainsi le reprendre." Chacun en

"Il faut savoir parfois en recadrer certains, histoire de retrouver la bonne distance" Sébastien Larcier, directeur sportif d'Angers

Agents de joueurs

convient, il y a vingt ans, il y avait une sorte de gentlemen's agreement pour ne pas chercher à enrôler un joueur sous contrat. "Aujourd'hui, les jeunes représentants cherchent à rencontrer le joueur pour lui exposer les services qu'il pourrait avoir avec eux, nous dit Larcier. Ces intermédiaires ne sont pas forcément sans foi ni loi, le marché est saturé et il faut dénicher des contrats pour vivre." En effet, la FFF recense plus de 500 agents licenciés... sans compter les intermédiaires non licenciés. On entre là dans la véritable nouvelle donne de ces nouveaux représentants.

Menaces et règlements de comptes

Si cette pratique des représentants non habilités est souvent dénoncée, "Boula" y voit plutôt une hypocrisie. "Quand les agents historiques prétendent que le souci ce sont les agents non licenciés, ils veulent dire qu'ils ne veulent pas de racaille car ils les perçoivent ainsi. Pour eux, les mecs de banlieue doivent rester dans leurs quartiers à ouvrir leur kebab, à vendre leur shit." Et d'autres d'ajouter que personne ne s'insurge contre Vadim Vasilyev, ancien vice-président de Monaco qui travaille sans licence via d'autres agents. La tendance a pris de l'ampleur car facilitée par une loi de 2011 permettant aux avocats mandataires sportifs d'être agent. "La baguette magique pour permettre à tout le monde de se mettre dans un business, avec l'avocat mandataire sportif en prête-nom, regrette Bruno Satin. L'avocat n'est pas censé reverser de l'argent à un tiers, ici un intermédiaire. Or, ils le font d'une manière ou d'une autre. Personne ne veut enquêter, alors que nous, licenciés, sommes contrôlés par la DNCG."

Jean Lapeyre confirme l'impuissance des instances fédérales. "Dès que l'on a des cas avérés d'exercice illégal, on va déposer plainte mais, malheureusement, nous ne sommes pas suivis par la justice. Sur une centaine de plaintes, on a dû obtenir dix condamnations, de simples amendes. Pour le reste, c'est rappel à la loi ou classement sans suite. Ces « faux agents » tentent le coup car le risque est faible et le gain potentiel important." Il n'est pas rare de voir un jeune débarquer avec plusieurs "conseillers sportifs", le terme usité par les agents non licenciés. "Il s'agit souvent de mecs des cités qui tiennent le joueur soit dans un rapport de confiance car ils le connaissent depuis petit, soit par la menace", constate Bruno Satin. Une dimension qui peut flirter avec la violence, l'activité fourmillant de règlements de compte entre intermédiaires. "Aujourd'hui, si tu veux être agent, vaut mieux avoir des « protections » et que ça se sache", déplore Satin. Mais certains estiment que pour préserver un marché prisé par les grosses structures françaises (comme Classico Sports Management) ou étrangères (comme les Anglais de Stellar qui ont "chipé" Camavinga à Moussa Sissoko), les agents des quartiers feraient mieux de s'entendre. Sous peine de tout perdre. ● D. A., avec N. D.

Alexis Réau/L'Équipe

UNE EXCEPTION CULTURELLE EN EUROPE ?

Forcément, au regard de ce qui se passe en France, on se demande : et ailleurs ? Un rapide coup d'œil chez nos plus proches voisins laisse apparaître une spécificité française assez claire. Ainsi, en Angleterre, ce sont toujours les agents "historiques" qui dominent le marché avec la présence de grandes structures du type Stellar. Quant aux agents issus des quartiers, on note de plus en plus de représentants qui pourraient y être apparentés. Mais, pour l'heure, ils sont davantage intégrés dans les agences en question. En Italie, royaume des agents s'il en est (plus de 1000 intermédiaires répertoriés par la Ligue), rien de comparable non plus à ce qui se passe chez nous, du fait notamment d'une construction urbaine et historique très différente. Si l'on devait chercher une activité "issue du quartier" parmi les intermédiaires, c'est davantage sous forme d'organisations mafieuses qui savent récupérer les intérêts d'un joueur via un prête-nom, comme cela s'est passé il y a quelques années pour un défenseur de premier plan du Napoli, "forcé" de quitter son agent de toujours pour être représenté par un intermédiaire en cheville avec la mafia albanaise. En Espagne, un peu comme en Italie, on ne note aucun phénomène de représentation issue des quartiers. D'ailleurs, lors de son mandat à la direction sportive de l'OM, Andoni Zubizarreta avait confié en privé être effaré par le nombre d'intermédiaires le sollicitant parfois pour un même joueur, au point que l'ancien gardien du Barça avait fini par devenir quasiment injoignable au téléphone. Si en Allemagne on ne décèle aucune tendance comparable à la France du fait de l'absence même de notion de banlieue, il est intéressant de noter qu'aux Pays-Bas plusieurs interlocuteurs confirment l'éclosion assez significative de représentants issus des quartiers dits "sensibles". ● D. A.

ÇA SENT BON LE RETOUR DU VRAI FOOT !

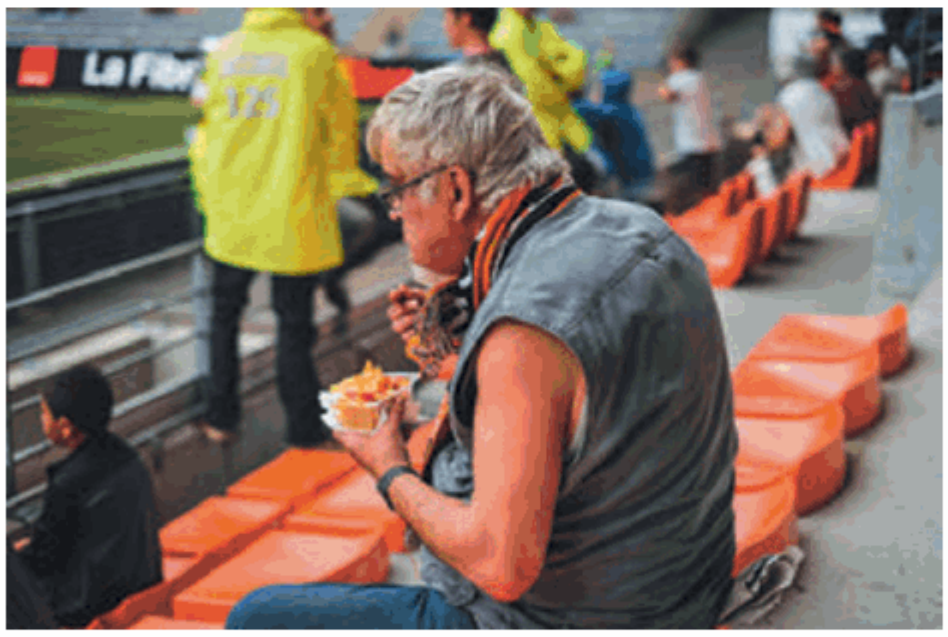
Avec le coup d'envoi de la saison 2021-22, sonne le retour des spectateurs mais aussi celui des canettes, des frites grasses et des odeurs de saucisses. Du Roazhon Park de Rennes en passant par l'Allianz Riviera de Nice ou le stade Bollaert de Lens, voyage au milieu des food trucks et stands divers qui puent le graillon... et le foot comme on l'aime.

Photos
Guillaume Blot

Légende de la frite à la graisse de bœuf dans le Nord depuis 1969, Jean-Paul Dambrine et ses *Friteries Sensas* servent aussi de la fricadelle, de l'américain saucisse ou autres kebabs à la chaîne devant les stades de Lens ou, ici, du LOSC. À gauche, un maître grilladin et ses merguez, au stade Municipal de Biesheim dans le Haut-Rhin.

Portfolio

À chaque région sa spécialité. Dans l'Ouest, de Lorient à Rennes, en passant par Laval ou Nantes, les buvettes enchaînent les galettes-saucisses, à déguster nature pour les puristes, avec moutarde, oignons et fromage pour les plus courageux, pour 2,50 euros en moyenne. Sans oublier la portion de frites ou le gobelet de vin au cubi customisé aux couleurs des clubs locaux pour éponger le tout. Parfait pour la sieste en tribunes.



Le regard de Ronaldo plein d'amour pour le kebab frites à 6 euros de Zerrel et ses coéquipiers dit tout de la bonne affaire. À Guingamp, mère et fils parlent ballon (de foot) et descente (de division) autour d'un sandwich et d'une canette achetés au camion rouge de la famille Bodson, garé juste devant le Roudourou. Une institution.

Portfolio

Loin des loges guindées, le vrai inconditionnel débarque bien avant le coup d'envoi pour faire le match autour d'une merguez, d'une boisson ou des frites de Dominique et son équipe du stand *Chez Pépère* à Nantes (en haut, à gauche) sans oublier les délices du *Plaisir Breton* devant le Roazhon Park. En 2019, *le Parisien* révélait que le sandwich le plus cher se trouvait au Parc des Princes (5,20 euros) et le moins cher à Bordeaux (3,50 euros). Au Red Star (ci-dessous), Christian fait cuire ses merguez "pendant dix à quinze minutes sans qu'elles soient trop grillées". Important. Question de goût et de savoir-faire que partage le maître grilladin de Rennes (page de droite).

Buvettes

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

MARSEILLE-MONTPELLIER : 5-4
TROISIÈME JOURNÉE
DE DIVISION 1 1998-99

Rolland Courbis
"IL FAUT JOUER CHAQUE BOULE"

L'ancien entraîneur de l'OM revient sur l'incroyable renversement de situation face à Montpellier quand son équipe, menée 4-0 à la mi-temps, a fini par l'emporter en ce 22 août 1998. Une rencontre où la folie et même l'irrationnel ont balayé une bonne partie des considérations tactiques. Par Thomas Simon. Photos Alexis Réau/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"JE M'ACCROCHE AVEC DUGARRY"

"À l'intersaison, j'avais décidé de doubler tous les postes avec l'idée de faire tourner. Sur les deux premières journées, où l'on enchaîne deux victoires, j'avais déjà utilisé 16 joueurs, dont mes trois champions du monde, *(Laurent)* Blanc, *(Robert)* Pirès et *(Christophe)* Dugarry. Trois jours plus tôt, *(Florian)* Maurice et Pirès ont joué avec la France en Autriche. D'ailleurs, Pirès est incertain, mais je le fais débuter. Même s'il y a toujours des fuites en raison de mal-adresses volontaires, j'annonce l'équipe la veille. *(Peter)* Luccin n'est pas disponible, je mets donc *(Daniel)* Bravo, c'est sa première. Il a la responsabilité de monter d'un cran en phase de possession, ce qui nous faisait passer d'un 4-2-3-1 à un 4-1-4-1. Je titularise à nouveau *(Stéphane)* Porato. Je voulais qu'il débute à domicile. Ce ne sera pas une réussite. Le samedi, *(Andreas)* Köpke se plaint dans *L'Équipe* (NDLR : « Courbis ne peut pas faire ce qu'il veut de moi. ») C'est un bon gardien mais n'a pas le profil que j'aime. Je l'avais surnommé « Super Welter », car il boxait souvent le ballon.

Je préfère un gardien qui capte et relance tout de suite à la main en éliminant des adversaires plutôt que dégager comme ça. Il a des qualités sur sa ligne, des réflexes, mais je trouve Köpke moyen avec les pieds. Et c'est l'un des points forts de Porato. Je n'emploie jamais le terme remplaçant. Ceux qui démarrent sont titulaires d'entrée. Ceux qui entrent sont titulaires après. Je choisis de ne pas faire débuter Dugarry. Et je m'accroche avec lui. « Mais pourquoi tu me dis que tu ne joues pas ? Tu fais comme certains journalistes ? Vous confondez ne pas jouer avec ne pas démarrer. Tu ne démarres pas, mais tu seras titulaire dans la seconde partie, souvent décisive. Si tu entres et que tu es à l'origine de notre victoire, tu ne vas pas me dire qu'on a gagné avec un joueur qui n'a pas joué ! Donc demande-moi : "Pourquoi je ne démarre pas" et je te réponds : "Tu seras titulaire dans la dernière partie." »"

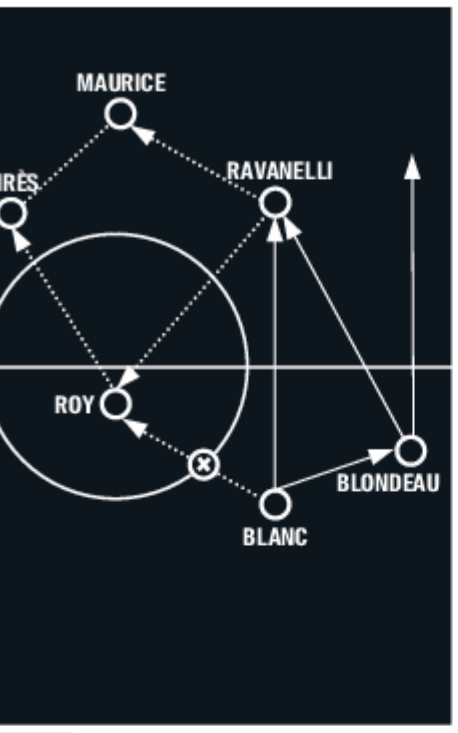
Côté OM, Fabrizio Ravanelli, devant Cyril Serredszum et Franck Silvestre, pouvait quitter son côté droit pour épauler Florian Maurice dans l'axe. Mais, en première période, l'Italien n'a jamais pu déstabiliser l'arrière-garde héraultaise.

Après avoir allongé une première fois sur Florian Maurice, Laurent Blanc porte le ballon et s'insère au milieu en prenant appui sur Daniel Bravo pour progresser et casser la première ligne héraultaise. Éric Roy recule d'un cran et prend sa place.

LE PLAN DE JEU
"JE VOULAIS DES LOSANGES"

"Dans notre 4-2-3-1, *(Fabrizio)* Ravanelli quitte souvent son côté droit pour repiquer dans l'axe et épauler Maurice. Quand on n'a pas le ballon, l'idée est d'avoir un schéma qui ressemble à une flèche avec la pointe en face chez notre adversaire, essayer de harceler pour que le ballon sorte d'un côté ou de l'autre, et éviter les passes en plein cœur. Le mécanisme de notre organisation en 4-2-3-1 est le 4-1-4-1, et c'est ce qui m'intéresse. Ainsi la largeur est récupérée, avec les zones doublées, et un 6 – *(Éric)* Roy sur ce match – considéré comme un troisième central monté d'un cran et qui •••

Didier Fèvre/L'Équipe



Plus que des combinaisons en triangle, Rolland Courbis souhaite qu'un quatrième joueur s'insère entre la pointe haute et basse pour ouvrir une autre ligne de passe et ainsi fonctionner en losange.

••• balayait de droite à gauche pour faciliter le mécanisme et les déplacements des deux défenseurs axiaux. Roy dirige tactiquement, déclenche les pressings collectifs. Il veille à ce que les quatre offensifs ne pressent pas bêtement et est censé compenser les montées de Blanc au milieu et rester avec *(Cyril)* Domoraud. Notre gardien doit être aux seize mètres en position de libéro.

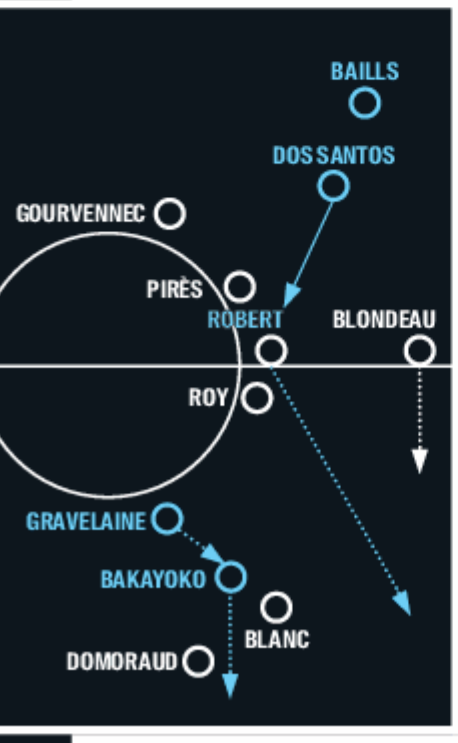
En possession du ballon, avec Pirès et Ravanelli écartés, je voulais que des losanges se forment. Le jeu en triangle, c'est bien mais je voulais être plus gourmand. Pour moi, un losange c'est la réunion de deux triangles, ce qui permet d'essayer d'en trouver la pointe haute et la pointe basse, nos repères. Un exemple, Blanc a le ballon, *(Patrick)* Blondeau est à droite. Il ne doit pas passer par Roy, je le déconseille, je l'interdis. Il donne à Ravanelli qui, avec son pied gauche, a la possibilité de rentrer vers l'intérieur et d'ouvrir le couloir à Blondeau sur l'extérieur. C'est seulement là qu'il peut aussi se servir de Roy, face au jeu, avec une passe en retrait. Ravanelli peut aussi se servir de l'appel de Blondeau pour chercher Maurice ou, de l'autre côté, Pirès. Concernant notre adversaire, je n'ai pas de plan spécial, que ce soit pour contrer *(Xavier)* Gravelaine, s'il débute plutôt que *(Philippe)* Delaye, ni qui que ce soit. Je n'avais pas cette habitude. Mon organisation occupe toutes les zones."

Daniel Bravo, ici devant Jean-Christophe Rouvière, tenait le rôle de relayeur. Mais, jusqu'à sa sortie à l'heure de jeu, l'ancien Parisien n'a fait que subir les vagues montpelliéraines.

LES DERNIERS MOTS
"DES TRAJETS INTERDITS"

"Aucune surprise dans la compo de Montpellier, même si on ne sait pas trop comment ils seront disposés derrière, cinq ou trois avec deux hommes de couloir, *(Pascal)* Fugier et *(Manuel)* Dos Santos, mais ça ne change rien. Ma réflexion a toujours été de mettre en place une organisation, avec l'éventualité travaillée d'en avoir une deuxième, voire une troisième. J'ai ma colonne : Blanc-Roy-Pirès-Maurice. On peut lutter contre n'importe quelle organisation car on a la largeur, les lignes doublées, les sécurités, les couvertures. Après, avec tout ce qu'on donne comme facilités aux joueurs, ce n'est pas moi qui vais leur dire « ne sois pas trop près comme un con » ou « ne sois pas trop loin comme un idiot pour que ton vis-à-vis ait le temps de contrôler, de se retourner ». Non, c'est « la bonne distance de marquage, pas de faute inutile, des trajets non pas déconseillés mais interdits car ils sont trop dangereux »."

Très vite, les décrochages de Laurent Robert et la position de Xavier Gravelaine entre le milieu et la défense phocéenne mettent en difficulté les Marseillais, pris de vitesse et à la peine dans la gestion de l'espace.



LA DÉROUTE
"JE SUIS IMPUISSANT"

"En huit minutes, on prend trois buts *(15e, 19e et 23e)*. Le troisième, c'est un coup de marteau sur les deux bosses que j'ai déjà sur la tête. Je suis impuissant. Ce but de *(Franck)* Sauzée, même s'il a une frappe de mule, Porato est dans le cirage complet. Il n'y a pas d'organisation défensive sur coup de pied arrêté pour empêcher ce but-là. Sur les quatre encaissés en première période, deux sont des erreurs de mon gardien. Nos automatismes ne fonctionnent pas. Le pressing n'est pas collectif. Tout ce que tu peux faire c'est te lever et gueuler : « Putain, merde les gars, tous ensemble, on a dit ! » Sur quatre offensifs, quand deux déclenchent et deux ne suivent pas, il est préférable de ne rien déclencher. On en revient à l'une des expressions les plus cons : « Mouillez le maillot... »

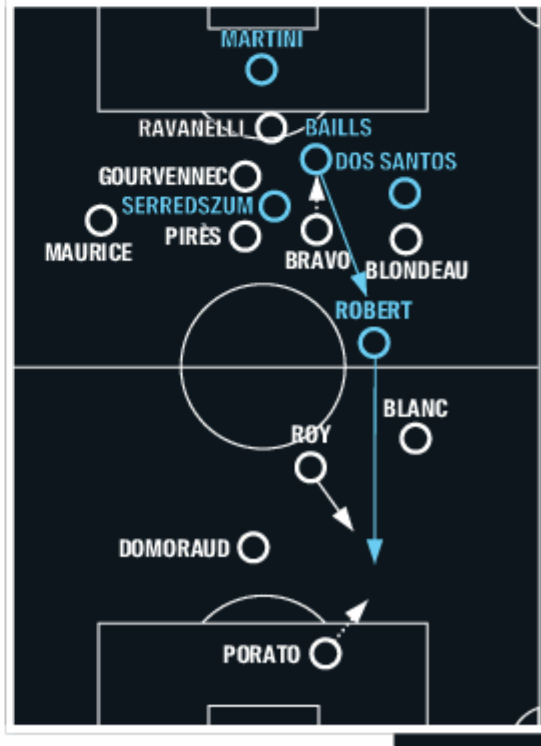
Quatre buts en une période pour Franck Sauzée et ses coéquipiers : la mi-temps parfaite, 4-0.

Replacé derrière les attaquants à l'entame de la seconde période, Robert Pirès, ici à la lutte avec Pascal Fugier, bénéficiait d'une totale liberté pour ouvrir des brèches.

Didier Fèvre/L'Équipe

Mouillez les neurones plutôt! Si deux déclenchent le pressing et que les autres trottinent et regardent, ils ne vont pas mouiller le maillot longtemps. Le deuxième but, c'est trois passes : *(Bruno)* Martini relance sur *(Pascal)* Baills qui ouvre sur Robert en profondeur. On a trois offensifs à surveiller et on n'est pas capables de résoudre ce problème? On n'est pas bons, Montpellier est très bon. Gravelaine se promène entre les lignes. C'est sa meilleure utilisation, en 9 et demi, à tourner autour d'un 9, en l'occurrence *(Ibrahima)* Bakayoko. Et on a Robert, milieu offensif décisif. Ils nous font beaucoup de mal, les trois, avec des armes différentes, Robert et Bakayoko par leur vitesse, Gravelaine par sa justesse."

Bruno Martini relance à la main pour Pascal Baills qui a tout son temps pour envoyer Laurent Robert en profondeur, parti comme une fusée de son propre camp pour prendre tout le monde de vitesse et tromper Stéphane Porato.

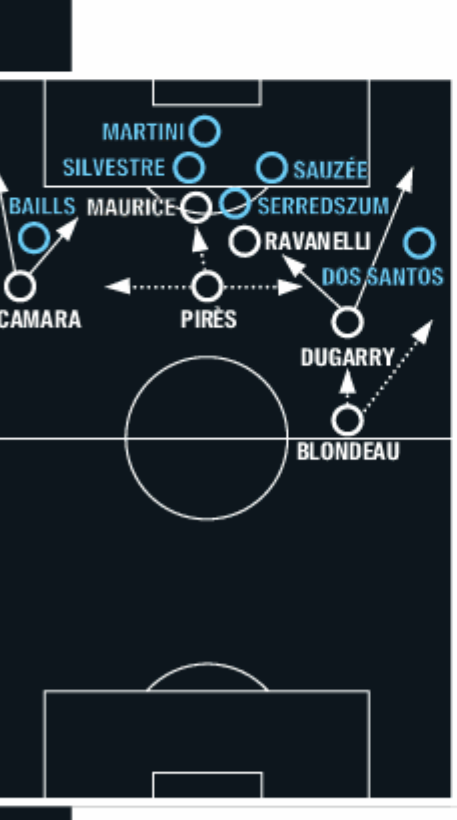


LA MI-TEMPS

"UNE RÉGION DE PÉTANQUE..."

"Qu'est-ce que je vais pouvoir dire? J'ai une réputation justifiée d'être bavard mais je ne vois pas... Robert Louis-Dreyfus vient au vestiaire, chose qu'il ne fait jamais. Il est tout rouge, le pauvre. Je me dis qu'on va se faire engueuler, ce qui serait étonnant de sa part, mais normal. Il y a un petit mur avec les douches derrière, je lui dis : « Président, je peux vous voir? » « Vous voulez intervenir? » « Non, non, je suis venu pour vous encourager. » « C'est très gentil président. » Je réfléchis. Qu'est-ce que je dis? Je vais gueuler? Après qui? Après eux et après moi? Je décide d'éliminer cette première période. « Les gars, on va gagner du temps, cette première période on en parlera demain ou après-demain, ce qui nous intéresse maintenant c'est de ne pas perdre la figure complètement, et de se dire qu'il y avait deux matches de quarante-cinq minu- •••

Au tableau !



Plus que l'entrée de Titi Camara à la pause, c'est celle de Christophe Dugarry à l'heure de jeu qui bouleverse le cours de la partie et offre de la largeur aux offensives phocéennes.

••• tes. Le premier ce n'est même pas qu'on l'a perdu, on a été catastrophiques. Maintenant, ce qu'il faut, c'est gagner le second. Et, à la fin, on dira que c'était un accident. » J'avais déjà prévu le discours de fin de match. Si on perd 4-2, on dira qu'on a gagné le second match. Mais que, malheureusement, les deux mi-temps s'additionnent. Qu'on est encore très loin de la fin du Championnat et que ce match nous servira pour être champion. J'avais trouvé la plaidoirie de l'avocat pour être condamné, mais avec sursis.

Ensuite, je leur dis : « On est dans une région de pétanque. J'aime beaucoup y jouer et j'ai eu l'occasion de voir des revirements de situation encore plus extraordinaires que dans un match de foot. Il arrive, pas très souvent mais ça arrive, qu'une équipe qui perd 12 à 0 gagne 13 à 12. Il faut y croire, jouer chaque boule comme si c'était la dernière, et ne pas aller à l'apéro avant d'avoir terminé la partie. » Gravelaine, un joueur avec d'énormes qualités mais un peu emmerdant qu'on n'avait pas voulu garder à l'intersaison, est passé faire deux bises à chacun de ses anciens coéquipiers et les remercier de cette victoire. Avant de reprendre, je tombe sur « Loulou » *(Nicollin)* et Michel Mézy. Dès qu'ils me voient, par politesse, par sympathie, « Loulou » me prend avec son bras. « C'est le football, ça arrive. » Il fait un peu une Gravelaine. Il faut se mettre à leur place, j'aurais fait pareil. Mais ça m'énerve qu'il me console. En

Fabrizio Ravanelli et Laurent Blanc dominaient dans les airs. Et, en seconde période, l'OM, avec trois buts inscrits de la tête, a su utiliser cette arme offensive.

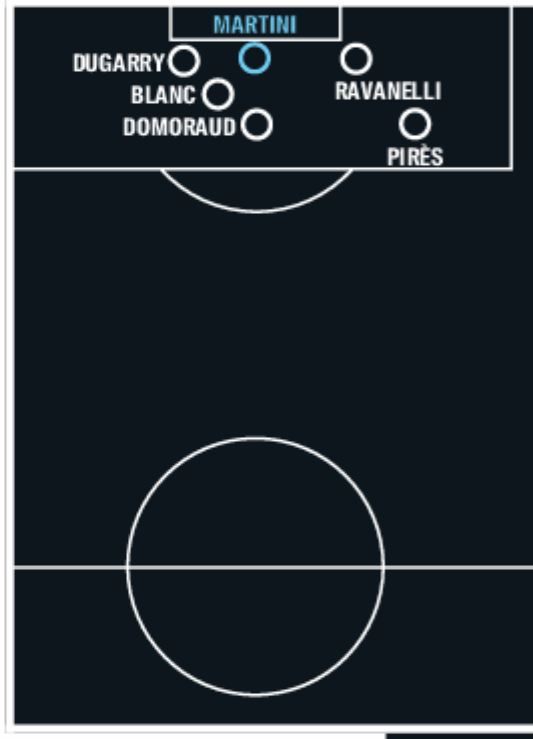
Christophe Dugarry, l'homme clé de la remontada : deux buts et une passe décisive.

revenant sur la pelouse, je lui dis : « On va gagner 5-4 ! » Je n'y crois pas une seconde. Il dit : « Ça, c'est des couilles. » Je lui précise : « Je le pense, sinon je reste au vestiaire. »"

LE COACHING
"LE TITULAIRE DES TRENTE DERNIÈRES MINUTES"

"Il se fait en deux temps. Le premier choix, c'est au repos, avec Titi Camara à la place de *(Jocelyn)* Gourvennec. Il est pour moi le joker idéal. J'anticipe une possible baisse de niveau physique à Montpellier. Et lui a le potentiel technique et athlétique pour en profiter. Je lui demande de se placer côté gauche, là où il est le meilleur, pour déborder ou rentrer sur son pied droit. Et je mets Pirès en 10. Je garde Dugarry pour la dernière demi-heure. Je ne veux pas non plus me retrouver tout de suite déséquilibré avec cinq offensifs. Avant l'heure de jeu, je le fais entrer à la place de Bravo à droite, même s'il est meilleur côté gauche.

« Duga » est déterminant *(deux buts, une passe décisive).* Je lui ai dit : « Bravo le titulaire des trente dernières minutes. » J'avais la volonté de passer par les côtés et d'avoir plus de présence dans la surface avec Ravanelli désormais, proche de Maurice. Pirès restait derrière eux en électron libre. On est alors en 4-1-1-4. Les armes de vitesse qui nous avaient fait très mal n'existent plus tellement. *(Jean-Louis)* Gasset fait entrer *(Marcel)* Mahouvé à 4-2, mais c'est quand Bakayoko sort après notre troisième but que je souffle, car c'est un danger de moins et Robert pique du nez. Ma seule consigne est de construire tranquillement en variant les circuits de passes, de ressembler à une équipe de hand. Mais c'est pour réduire l'écart, je ne pense pas à gagner, enfin si, la seconde période."



Sur coups de pied arrêtés, notamment les corners, les meilleurs joueurs de tête marseillais prennent la plupart du temps tous position entre le point de penalty et le premier poteau. Deux autres éléments sont en embuscade au second.

90e + 3 : le penalty de la gagne signé Laurent Blanc.

LES MINUTES DE FOLIE
"DES CONSIGNES DE PRUDENCE"

"Notre supériorité sur le plan aérien est évidente. Je n'insiste pas dessus mais je demande d'aller provoquer des centres, de chercher des coups de pied arrêtés pour qu'on en profite, avec des joueurs comme Dugarry, Blanc, Maurice, Domoraud. Et les trois buts qu'on met dans les dix minutes qui suivent l'entrée de Dugarry le sont de la tête. Sur les coups de pied arrêtés, ou les centres, tout était une histoire de zones à chercher. La première était notre copine, là où il fallait mettre du monde et gagner la bataille, tout en pensant à laisser un joueur un peu caché, oublié, dans la seconde pour bénéficier d'une déviation. Mais si un joueur lève la main avant de frapper un coup de pied arrêté, c'est seulement pour faire croire à une combinaison qu'on n'avait pas.

À 4-3, même si plus de dix minutes s'écoulent avant que Roy n'égalise, je suis certain du 4-4. Et quand on y est, j'ai peur qu'on prenne le cinquième. Mes seules consignes sont des consignes de prudence. Je leur dis d'arrêter de s'embrasser, cela m'énerve. J'appelle Blondeau, Domoraud, ce sont eux qui, derrière, vont le plus vite à la course. Je leur demande de faire attention que ça ne casse pas. Je ne pense pas être peureux mais je ne fais qu'avoir peur. Quand il y a la faute sur Pirès dans la surface de réparation et que le penalty est sifflé, là encore, j'ai peur qu'il *(Blanc)* le rate." •••

Didier Fèvre/L'Équipe - La Provence/Sipa

Au tableau !

LES BUTS

MARSEILLE	5-4	MONTPELLIER

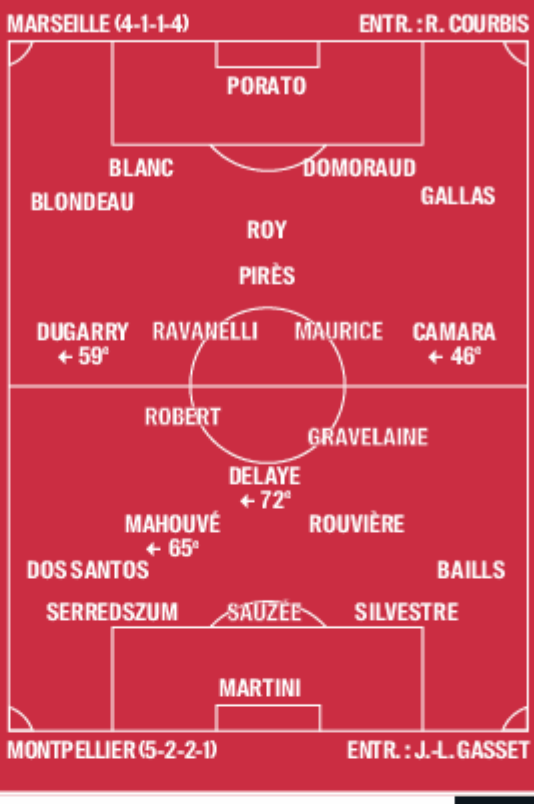
1-0 Bakayoko (15e, passe de Gravelaine)
1-2 Robert (19e, passe de Baills)
1-3 Sauzée (23e)
2-4 Bakayoko (34e, passe de Gravelaine)
3-4 Maurice (61e, passe de Dugarry)
4-4 Dugarry (64e, passe de Pirès)
5-4 Dugarry (71e, passe de Camara)
5-4 Roy (84e, passe de Ravanelli)
5-4 Blanc (90e+3 s.p.)

L'IMAGE QUI RESTE

"ATTENTION, 13 À 12 !"

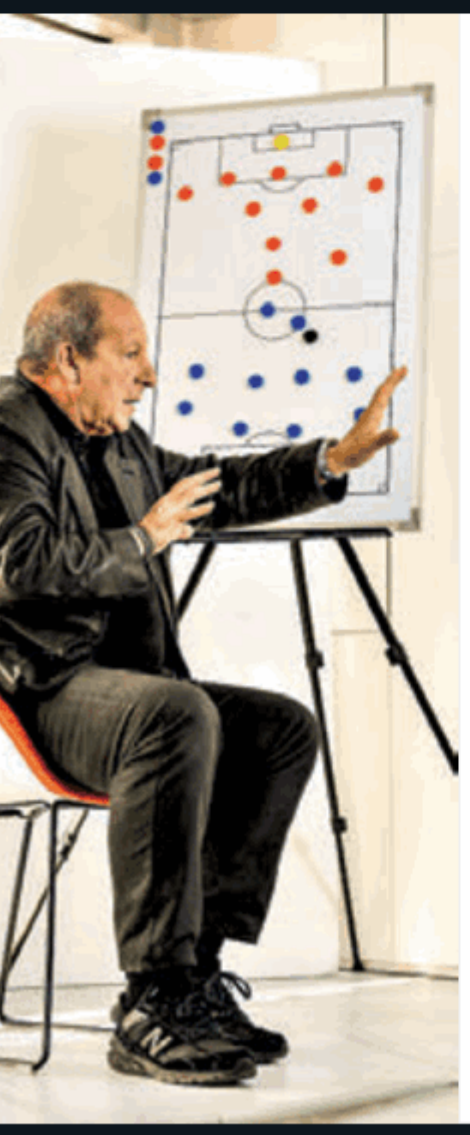
"Celle d'une partie des spectateurs partie à la mi-temps du match alors que le score était de 0-4. Le temps de rejoindre la voiture, ils ont entendu le bruit du 4-1, puis celui du 4-2, ils sont vite revenus dans l'enceinte du Stade-Vélodrome. Il y a aussi cette fameuse phrase toujours raffinée de « Loulou » *(Nicollin),* qui avait alors dit à Robert Louis-Dreyfus : « Hé, président, elle devait être bonne c'te branlette ! » Au coup de sifflet final, je pars immédiatement. Je serre les poings devant le virage nord. Je suis avec ma pétanque dans ma tête. Je ne me voyais pas rester sur le terrain à faire le fada alors que j'avais quatre bosses sur la tronche quarante-cinq minutes avant. Se faire applaudir de quoi ? Mais il faut quand même que je félicite les joueurs. Quand ils reviennent, je reste avec ma pétanque et leur dis : « Attention, treeeeeeeeize à douze ! » ● T. S.

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL



Porato, Domoraud, Ravanelli, Maurice et Roy (de gauche à droite), de retour de nulle part.

La Provence/Sipa



LE QUIZ DE ROLLAND : 4/8

"Combien l'Olympique de Marseille avait-il encaissé de buts en Championnat avant ce match contre Montpellier ?
Aucun. **(VRAI.)** On était la seule équipe à ne pas en avoir pris avant cette journée. **1/1**

Qui était le capitaine de Montpellier ?
Ce n'était pas Baills, pas Sauzée… Allez, Fugier. **(FAUX.** Jean-Christophe Rouvière.) **1/2**

Qui était l'arbitre ?
Alain Sars. **(VRAI).** **2/3**

Qui était l'adjoint de Jean-Louis Gasset sur le banc héraultais ?
Thierry Laurey. **(VRAI.** Il venait d'arrêter sa carrière de joueur pour entamer celle d'entraîneur.) **3/4**

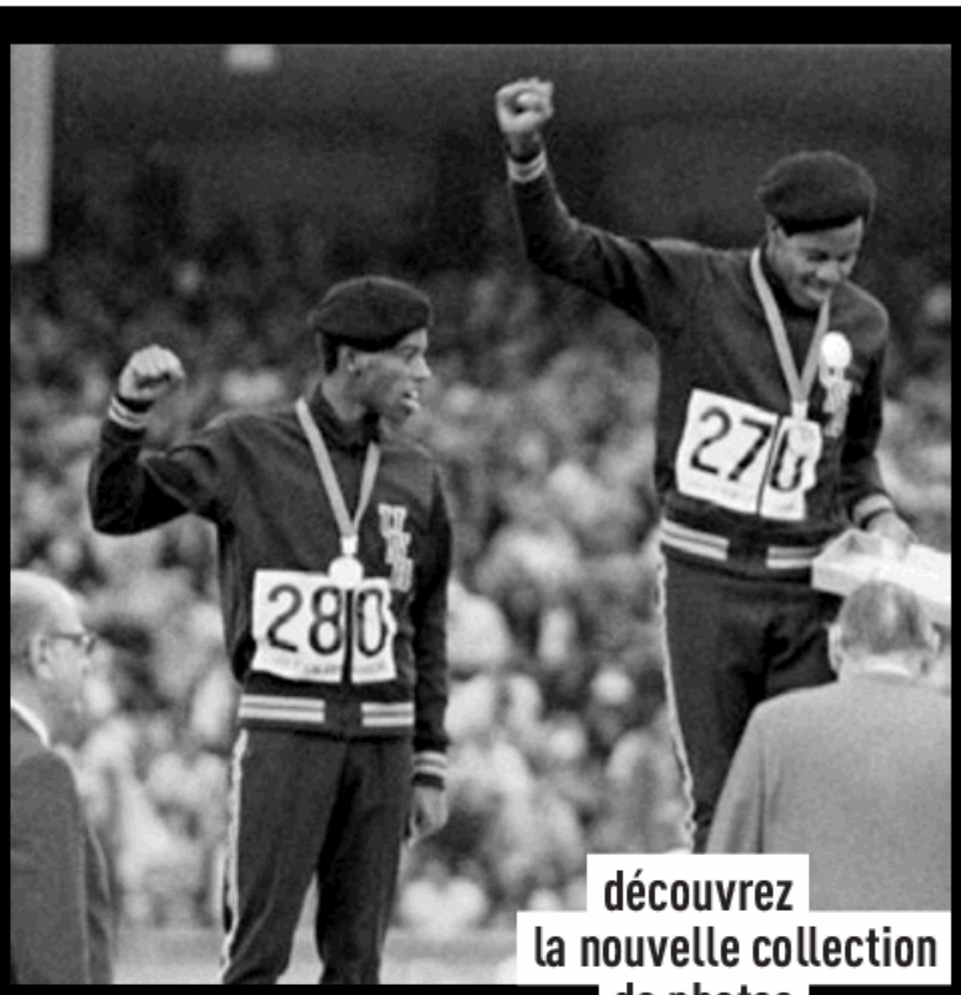
Combien de cartons jaunes avaient été distribués lors de cette rencontre ?
Trois. **(FAUX.** Cinq, deux pour l'OM, trois à Montpellier.) **3/5**

Qui effectue la remise de la tête à Éric Roy pour le but égalisateur de l'OM ?
Ravanelli. **(VRAI.** À la manière de David Trezeguet pour Laurent Blanc lors du huitième de finale de la Coupe du monde 1998 entre la France et le Paraguay, 1-0, but en or.) **4/6**

Andreas Köpke n'est pas présent sur le banc de touche. Qui est votre gardien remplaçant ?
Spinosi. **(FAUX.** François Lemasson.) **4/7**

Depuis quand l'OM n'avait-il plus battu Montpellier au Stade-Vélodrome avant ce succès ?
Cinq ans. **(FAUX.** Sept ans et huit mois, depuis le 2 décembre 1990.) **4/8** ●

la boutique unes et photos



découvrez
la nouvelle collection
de photos
sur la boutique

unes-et-photos.lequipe.fr/

les unes et photos L'ÉQUIPE

ISTANBUL, TERRE BRÛLANTE

Plurielle, exubérante, débordant du cadre de tous côtés, la mégapole turque n'a que peu d'équivalents sur la planète foot. Son triangle d'or Besiktas-Fenerbahçe-Galatasaray incarne une forme de paradis pour passionnés.

Par
Thymoté Pinon,
à Istanbul

Photos
Sébastien Leban/L'Équipe

ATLAS
Istanbul, Turquie.
Population
16 millions d'habitants.
Température moyenne l'hiver 7 °C.
Température moyenne l'été 24 °C.
Soleil 3 033 heures par an.
Précipitations 727 mm par an.

"Ce qui m'a poussé à marquer des buts ici, c'est la peur. Avant chaque coup d'envoi, j'appelais ma mère et je lui demandais de prier pour moi." Tout juste installés à la table du *Turgut Vidinli,* Pascal Nouma plante le décor. L'ancien avant-centre du Besiktas, consacré roi au fil de quelques buts avant d'être – provisoirement – déchu pour avoir célébré l'un d'eux en mimant un geste peu orthodoxe, s'est assis ici pour la première fois en août 2000. À l'écouter, les fans locaux se seraient toutefois assagis depuis, et "plus personne ne craint désormais pour sa vie en jouant au foot à Istanbul". Spoiler, et c'est une bonne nouvelle, Nouma dit vrai. Mais si les ultras stambouliotes ne passent plus leur temps à se donner rendez-vous sur la première place venue pour en découdre, la passion, elle, transpire encore. Partout ou presque.

Aux abords de ce restaurant de poissons où la légende locale a donné rendez-vous, deux saynètes finissent de nous plonger dans le bain turc. Très rapidement, le propriétaire de l'établissement, connu pour accueillir chaque recrue des Aigles noirs dans les jours qui suivent leur signature, tient à tester nos connaissances sur le ballon rond. Le sexagénaire est heureux de revoir son "Pascal" et de recevoir des journalistes, mais il a envie de savoir s'il va vraiment pouvoir parler football. "Qu'est-ce qui se passe si un joueur frappe un penalty sur la barre, puis tire dans le but vide ?", nous lance-t-il, visiblement amusé par son défi.

Nouma traduit notre réponse, les deux compères nous félicitent et la discussion peut s'enclencher.

Alabaliks et paquets de clopes

Au menu, des alabaliks qui nageaient encore dans le Bosphore au moment où nous avons poussé la porte et beaucoup (beaucoup) de souvenirs de stade. Quelques cigarettes aussi, l'occasion de constater que notre hôte et son épouse vont jusqu'à personnaliser leurs paquets de clopes en y glissant le logo du club entre le film plastique et le carton. Nous prend alors l'envie d'aller faire un tour place de l'Aigle, légèrement en contrebas. Acte I, scène II. Sur cette petite place, où trône un rapace, le symbole du tout frais champion de Turquie, notre guide est vite assailli de demandes. Des "Pascal, photo?" pleuvent de toute part.

Après nous avoir déposés au pied de la Vodafone Park Arena, l'écrin du BJK, et accordé un dernier cliché, Nouma résume les deux heures que l'on vient de passer avec lui en une ultime punchline : "J'ai arrêté de jouer il y a combien d'années les mecs ? Quinze ans ?" Seize, pour être précis. Mais son dernier match avec Besiktas remonte au 20 avril 2003. De quoi donner le tournis. Et comprendre que quiconque cherche à prendre un shot de ferveur sera servi, ici. Si utiliser le joker Nouma dans le quartier et ses ruelles en forme de labyrinthe nous aura permis de faire monter l'ambiance, on ose à peine imaginer •••

PRATIQUE

Décalage horaire +1 heure.
Distance Paris-Istanbul 2255 km.
Billet d'avion 380 euros l'aller-retour en moyenne.
Vol Paris-Istanbul 3 heures et 30 minutes.
Une nuit d'hôtel 50 € en moyenne.
Trajet aéroport - centre-ville Moins de 30 euros en taxi, une dizaine d'euros en transports.
Ticket de transports en commun 50 centimes d'euros.

Qui mieux que Pascal Nouma, ancien attaquant du Besiktas (en haut, à gauche), pour décrire les tribunes qui chantent, comme lors du match entre le Galatasaray et le PSV (ci-dessus) ? Qui d'autre pour évoquer cet amour du foot qu'éprouvent les Stambouliotes, qu'ils soient supporters de Fenerbahçe (page de gauche, première photo) ou de Galatasaray, comme ses deux jeunes femmes ? Qui pour faire sentir les effluves émanant des étals des marchands ambulants ? Personne.

••• l'effet que cela doit faire lorsqu'elle s'impose d'elle-même. Un soir de match ou de derby...

Trente-trois kilomètres pour jouer à domicile

Cela tombe bien, Fenerbahçe et Galatasaray, les deux rivaux honnis, jouent à deux heures d'intervalle et à dix kilomètres de distance le soir même. Ce sera sans Nouma, le Franco-Camerounais est persona non grata chez l'ennemi. Et à l'autre bout de la ville, cette fois, le plus à l'ouest possible ou presque. L'occasion de tester la conduite de l'un des très (très) nombreux chauffeurs de taxi jaune de la métropole. Verdict : c'est comme une boîte de loukoums, on ne sait jamais sur quoi on va tomber. Et de mesurer à quel point Istanbul, qui recense 16 millions d'habitants, est immense.

Pour cause de travaux dans son (magnifique) stade situé à Kadiköy, quartier résidentiel situé sur la rive asiatique – on y reviendra, promis –, c'est "Fener" qui reçoit en périphérie pour l'apéritif ou le thé çay. À 19 heures, Mesut Özil et les siens se testent face aux Néerlandais du PEC Zwolle. Le théâtre de la rencontre ? Le stade Atatürk. Le contenu et le résultat (2-2) sont anecdotiques. La puissance sonore dégagée par les 4 000 courageux ayant parcouru les trente-trois kilomètres qui séparent leur quartier du stade Olympique l'est beaucoup moins. Une question vient spontanément à l'esprit : comment ces supporters-là font-ils pour crier et siffler de façon aussi stridente ?

ON MANGE QUOI ?
Les 5 incontournables aux abords des stades

1. Simit
Si c'est à l'Amérique du Nord que l'on pense spontanément à l'évocation du mot "bagel", la Turquie et Istanbul ne sont pas en reste dans ce domaine. Vous trouverez ces petits (et moins petits) pains en forme d'anneau à tous les coins de rue et de stade. Recouverts de graines de sésame, ils se dégustent nature ou nappés de confiture ou de fromage.

2. Dürüm balik ekmek
Vous en dégoterez partout au bord du Bosphore. Et pour cause ! Au cœur de cette galette, du poisson frais, grillé sur les planchas ambulantes des vendeurs *(photo)*. À déguster du côté de Karaköy ou de Kadiköy, où se dresse le stade Şükrü-Saracoglu de Fenerbahçe.

3. Döner
Si vous voulez manger l'équivalent du kebab, c'est cela qu'il vous faut commander. Et non un "kebap" qui vous sera, lui, servi dans une assiette avec des morceaux de pains pita. Dans le cas du döner, les fines lamelles de viande se trouvent à l'intérieur d'un pain sandwich.

4. Lokum, Turkish Delight
Ces amuse-bouches sucrés se déclinent en une tonne de couleurs et de textures. Garniture aux fruits, au chocolat, aux noix... Attention à bien choisir le producteur et à ne pas se jeter sur la moindre échoppe "attrape-touristes".

5. Baklava
Ces merveilles aux nombreuses couches de pâtes feuilletées sont souvent garnies à la pistache. Mais on en trouve aussi au chocolat et à la noisette, notamment. Le tout est imbibé de sirop de sucre et/ou de miel pour éviter un goût trop sec.

TEMPS ADDITIONNEL

Istanbul

STADES

1. Stade Fatih-Terim
Başak, 4. Etap, Yunus Emre Cd., 34480 Basaksehir, Istanbul
Club résident Istanbul Basaksehir FK
Inauguration 26 juillet 2014
Capacité 17 000 places

2. Stade Olympique Atatürk
Ziya Gökalp, 34490 Basaksehir, Istanbul
Club résident Aucun, le stade accueille les matches de l'équipe nationale, la finale de la Coupe de Turquie et des événements internationaux
Inauguration 31 juillet 2002
Capacité 80 000 places

3. Stade Sükrü-Saracoglu
3, Bagdat Caddesi, Zühtüpasa Mahallesi, Kadiköy, Istanbul
Club résident Fenerbahçe SK
Inauguration 1908
Capacité 53 000 places

4. Türk Telekom Arena
Huzur Mh., Metin Oktay Caddesi, 34396 Sariyer, Istanbul
Club résident Galatasaray SK
Inauguration 15 janvier 2011
Capacité 52 000 places

5. Vodafone Park
Visnezade, Dolmabahçe Cd., 34357 Besiktas, Istanbul
Club résident Besiktas JK
Inauguration 10 avril 2016
Capacité 42 000 places

Mais n'allez surtout pas demander aux intéressés de vous éclairer entre deux refrains entêtants ("Buraya, buraya, Fenerbahçe buraya!"*). Ou plutôt, allez-y. Vous comprendrez très vite qu'il ne peut en être autrement. À quoi bon s'installer en tribunes si ce n'est pour y laisser sa voix? Ici, l'intensité va de soi. L'identité footballistique avec. Nouveaux maillots du club sur les épaules, Egehan, Oguz et Burak tentent de nous expliquer pourquoi ils nous font face en ce 28 juillet. "Si j'avais choisi un autre club, ma mère m'aurait tué", lance le premier.

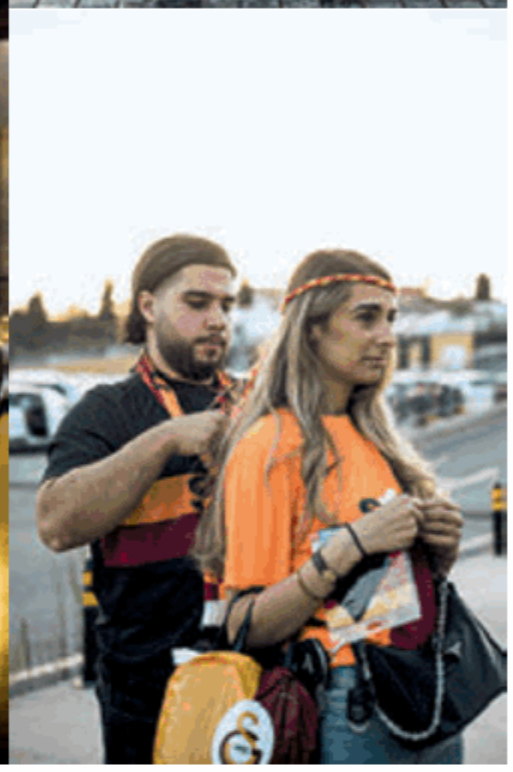
"Il n'y a pas de vie sans «Fener»"

Le reste de la troupe acquiesce et les formules fleurissent. "Pourquoi Özil a-t-il signé chez nous? Mais tu voulais qu'il choisisse qui d'autre? Les tricheurs de Galatasaray?" "Si on est champions *(NDLR: Fenerbahçe n'a plus été sacré depuis sept ans, sa plus longue disette)*? Tu connais le Bosphore? Tu vois les ponts? Je saute tout habillé depuis l'un d'eux." "Il n'y a pas de vie sans «Fener»." On pourrait y passer la nuit. Mais le rival et son deuxième tour de qualification pour la C1 attendent. L'issue ne fait aucun doute *(le PSV l'a emporté 5-1 à l'aller)* mais la rencontre marque le retour des supporters de Galatasaray dans une enceinte. Qu'importe si le match se joue dans le stade de Basaksehir**, les fans des "Cimbom" remplissent sans mal la jauge de 50%. Et là encore, à peine un simit et/ou un döner avalé(s), cela tourne très vite à la démonstration de force. Pas sur la pelouse, où l'écart entre les deux équipes est trop grand, mais dans les virages. Les "Sereftir seni sevmek" ("C'est un honneur de t'aimer") filent la chair de poule et nos tympans réclament, de nouveau et très fort, le silence.

Dans les entrailles de son stade, Fatih Terim, le mythique coach de "Gala", qui en a pourtant vu d'autres, ne cache pas sa satisfaction d'avoir enfin rejoué devant les ultrAslan et tous les autres. "Les fans sont notre moteur, ils comptent énormément pour nous. Imaginez-vous des comédiens jouer devant un théâtre vide? Quand ils sont là, ils nous transmettent de la force et poussent tout le monde à être plus concentrés, meilleur. Ils nous ont vraiment manqué." Au moment où "l'Empereur" se livre, on est loin de se douter que certains des membres de Çarsi avec qui l'on échange depuis quelques jours sont en train de nous espionner. L'anecdote dit beaucoup de la place qu'occupe le football dans la vie de ces gens-là.

Après avoir partagé avec eux une pinte d'Efes près de Sairler Parki, un parc dédié à la gloire du BJK où des guirlandes et drapeaux noir et blanc relient chacun des arbres, l'un des adhérents de ce groupe d'ultras – le plus puissant du Besiktas – demande à son compère anglophone si c'est bien nous qui avons posé une question à Terim, la veille. On acquiesce et on ne résiste pas à l'envie de lui demander ce qu'il fichait devant Smart Spor à •••

Ville de foot



Porter ses couleurs – le noir et blanc des Aigles de Besiktas ou l'orange de Galatasaray – constitue l'ordinaire, tout comme s'arrêter acheter des épis de maïs avant de se rendre au stade.

••• 23 h 30, après un revers du rival. Car, oui, la conférence d'après-match était diffusée en direct et c'est ainsi qu'un fan de Besiktas a aperçu deux journalistes français exerçant leur métier.

Surprenant ? Côtoyer les Stambouliotes deux jours durant permet de s'habituer à ce genre de choses. Des statues à la gloire des légendes du triumvirat Besiktas-Fenerbahçe-Galatasaray en plein milieu des quartiers respectifs ? Normal. Un commerçant du Grand Bazar, dont la boutique est ornée de bibelots à la gloire du "Fener" et qui offre une réduction à quiconque lui présente une carte d'abonné du club ? Logique. Des supporters du BJK qui partent accueillir Valentin Rosier, dernière recrue, à l'aéroport un jeudi à 23 heures ? La routine. La démesure, tout le temps, et cette flamme dans le regard dès qu'il est question d'un ballon.

Coup de poing dans le mur et jeune garde

L'héritage, aussi. De père en fils, bien sûr, mais pas seulement. Pour que la passion perdure, tous les moyens sont bons. Prenez l'exemple de Can Gebetas, membre du conseil d'administration de Fenerbahçe rencontré sur la pelouse du stade Sükrü Saracoglu. D'abord adhérent de l'association de l'université de Fenerbahçe (Ünifeb), Gebetas a gravi les échelons pour rejoindre le "board" des Ünifeb avant d'intégrer celui du club. Et au moment où il nous a présenté la jeune garde de l'association et son président juvénile de 23 ans(!),

ON BOIT QUOI ?

Top 5 des breuvages locaux

1. Raki
La star des rooftops stambouliotes. Également présente aux abords des stades, cette boisson anisée *(photo)* – 45 % d'alcool– se sirote à l'apéritif mais accompagne aussi les plats et doit donc plutôt être comparée à notre vin rouge. Prononcez "rakeu" si vous voulez passer pour un connaisseur.

2. Limonata
Un coup de chaud ? Une limonade et ça repart. Proposée dans tous les bars et tous les fast-foods de la ville, ce breuvage glacé et très souvent citronné permet de faire baisser la température.

3. Bira
Le phénomène n'est pas aussi prégnant qu'en France, mais de nombreux bars s'essaient désormais à la vente de bières ("bira") craft. Si vous voulez assurer, commandez une Efes, LA star locale, déclinée en blonde, ambrée, triple…

4. Çay tea et/ou Turkish coffee
Thé ou café ? On aurait tendance à recommander de varier les plaisirs tant les deux boissons ont chacune leur charme. La première inonde tous les marchés et est un symbole d'hospitalité. La seconde est le fruit d'une décoction et vous donnera un vrai coup de fouet.

5. Ayran
Peut-être LA boisson préférée des Stambouliotes et des Turcs. Au point d'être proposée en accompagnement de tous les plats ou presque, y compris chez les vendeurs à la sauvette près des stades. Sa composition ? Un tiers de yaourt et de deux tiers d'une eau légèrement salée.

il aurait fallu être aveugle pour ne pas percevoir sa fierté. Les jeunes, eux, nous auront fait nous sentir comme chez nous sur la rive asiatique, et c'est peu dire qu'ils ont le club dans la peau. Un morceau de celle de Berk Ugurlu, le leader, est resté sur l'un des murs du stade cet après-midi-là. Alors qu'il nous raccompagnait jusqu'au bateau chargé de nous ramener côté européen, le garçon a aperçu les restes d'un sticker de Besiktas et a expédié un coup de poing dans l'espoir de les faire disparaître.

"Les autres vont à la mosquée, nous, au foot"

Cela ne l'empêchera pas de renfiler le costume du gentleman au moment de nous indiquer quel navire prendre pour rallier le quartier des Aigles noirs. Teşekkürler***, Berk! Et bonjour, Ayhan Güner. Qui d'autre que l'un des leaders de Çarsi, le groupe de supporters le plus impliqué socialement de toute la cité, pour parler politique? Car, si la passion transpire à Istanbul, la question du positionnement idéologique ne met également jamais bien longtemps à venir sur la table. Dans la zone commerciale au sein de laquelle est érigé le Fatih Terim Stadyumu, des fans "modérés" de "Gala" nous ont confié ne plus se reconnaître dans la philosophie des ultras de leur club, allant jusqu'à les qualifier, pour les plus polis, "d'extrémistes nationalistes". Pour Güner, qui fait partie des 35 fans de Besiktas encourant une peine de prison à vie, le parquet les accusant d'avoir fomenté une "tentative de coup d'État" lors des événements du Parc Gezi en 2013 dénonçant, entre autres, les violences policières et réclamant la démission d'Erdogan, le paysage politique des tribunes est clair: Çarsi et Besiktas appartiennent au peuple et à la gauche, "Gala", "Fener" et tous les autres (Kasimpasa et Basaksehir, deux clubs qui ont les faveurs d'Erdogan) sont pro-gouvernement. La réalité est plus nuancée, chaque groupe comportant plusieurs courants.

Entre deux appels à la prière émanant de l'un des innombrables minarets, nous vient une pensée: comment résumer autant d'effervescence? Güner et son interprète du jour nous sortent de nos rêveries alors qu'approche le boulevard Barbaros, cette artère où les titres du BJK sont fêtés. Celle-ci mène vers le stade et pousse nos guides à nous interpeller: "C'est là que nous effectuons nos processions. Les autres vont à la mosquée, nous, on va au foot." Les Turcs ont le sens de la formule. Là encore, ce sont certaines des franges les plus radicales des différentes fan-bases de la ville et la société qui sont visées. Mais tenons-nous-en au foot. À l'heure où nous rédigions, des centaines de fans du Besiktas accueillaient Valentin Rosier comme une rock star sur le tarmac de l'aéroport international. Pascal Nouma peut dormir tranquille, la flamme qui lui a d'abord fait peur n'est pas près de s'éteindre. **T. P.**

* "Buraya veut dire "ici". ** Le stade de Galatasaray était en rénovation. *** "Teşekkürler" veut dire "merci".

Chaque quartier de la cité, chaque territoire affiche son soutien, son appartenance à une équipe, sur les murs, au stade, dans les boutiques... Et dans ces mêmes magasins, trône aussi un autre porte-drapeau d'Istanbul : les lokum Turkish Delight.

Les numéros constituent des éléments esthétiques, comme sur les maillots du PSG ou Lille la saison dernière (ci-contre). Et des arguments marketing comme sur la tunique de Lionel Messi au Barça (ci-dessous).

DES DRÔLES DE NUMÉROS

Les inscriptions au dos des maillots, et à commencer par les chiffres, font l'objet de recherches du côté des marques, à l'affût de typographies originales et/ou uniques. Par Bérénice Marmonier

Ils sont parfois rondelets. Linéaires ou en 3D. Quelquefois, rigides, presque austères. Mais, surtout, indispensables. Et obligatoires. On pourrait difficilement imaginer un maillot de football sans son numéro, au dos, nécessaire à la lecture du jeu et à l'identification des joueurs sur le terrain. Certains ont même fait de leur position, une marque. CR7 (Cristiano Ronaldo), KB9 (Karim Benzema), R9 (Ronaldo)... Alors, les équipementiers n'hésitent plus à choyer la face arrière des maillots. Comme peut l'être l'allure d'un col ou un détail sur les manches, les numéros et les noms au dos des jerseys font l'objet de recherches approfondies. Et très sérieuses. On l'a vu pendant l'Euro 2021, chaque sélection disposait de sa propre typographie. Du choix de la célèbre police d'écriture "Helvetica" – l'une des plus connues au monde à l'instar de sa cousine Arial – pour les Suisses, clin d'œil au peuple helvétique, à celle plus électrique choisie par Nike pour les Anglais. Les caractères ont leur mot à dire. Surtout ces dernières saisons.

Les clins d'œil du Real Madrid et du Barça

La première trace d'un numéro sur un maillot de football remonte à 1928, outre-Manche, lors des rencontres entre Arsenal et Sheffield Wednesday d'une part, et Chelsea et Swansea, d'autre part. Puis, le 29 avril 1933 à l'occasion de la finale de la FA Cup entre Everton et Manchester City (succès

Pascal Rondeau/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe

3-0 de l'équipe de Liverpool). D'un côté, les Toffees disposant des numéros de 1 à 11, de l'autre les Citizens arborant les flocages 11 à 22. Mais ce n'est qu'au début de la saison 1939-40, que la Ligue anglaise les adopte définitivement. Puis la FIFA les impose lors de la Coupe du monde 1954 disputée en Suisse.

"Les numéros n'ont guère fait l'objet d'une réflexion sur leur design jusqu'à la fin des années 1970, lorsque les fabricants ont commencé à apporter leurs propres touches aux maillots, explique Rick Banks, à la tête du studio anglais de design Face37, qui a dédié deux livres à la typo des maillots (*Football Type 1 & 2*). Puis l'apparition des noms des joueurs, vus pour la première fois lors de la finale de la Coupe de la League en 1993 remportée 2-1 par Arsenal aux dépens de Sheffield Wednesday, a conduit à une explosion commerciale des jerseys et donc à des expérimentations de typos."

Des numéros carrés et linéaires dans les 70's et 80's – comme la police utilisée par Adidas sur le maillot de la Suisse en 1975 – qui finissent par s'animer, se contorsionner les décennies suivantes. Certains équipementiers les utilisent même comme outil marketing en intégrant leur logo sur les numéros comme Umbro sur les tenues de Manchester United en 1993 ou Adidas sur ceux d'Arsenal à la même époque. Et c'est surtout dans les années 2000 que les marques s'orientent vers des polices originales. Comme celle visible sur les tuniques du Real Madrid lors de la saison 2005-06 qui s'inspire de l'architecture inclinée des tours KIO de la capitale espagnole. Ou cette police de caractères, utilisée sur les liquettes barcelonaises en 2012, en guise de clin d'œil aux œuvres architecturales du catalan Gaudi.

Le numéro peut aussi être vecteur de communication. En 1993, Umbro y plaçait son logo sur les maillots de Man United (ci-contre). Aujourd'hui, ils accueillent celui de la Premier League (ci-dessus). Quant aux Suisses, lors de l'Euro 2021, ils arboraient la police Helvetica. Logique !

Dix-huit mois de réflexion pour le maillot britannique

"De plus en plus de marques veulent une histoire derrière leurs flocages, souligne Rick Banks. Cela leur permet de se démarquer de leurs concurrents. Les footballeurs doivent porter des numéros, alors, pourquoi ne pas les rendre accrocheurs et uniques ?" C'est pourquoi les équipementiers font désormais régulièrement appel à des graphistes spécialisés dans la création typographique. En 2016, le designer Craig Ward a été ainsi mandaté par Nike pour imaginer une police de caractères inédite pour l'Angleterre à l'occasion du Mondial 2018. "L'objectif était de créer quelque chose de contemporain, de dynamique et qui incorpore la croix de saint Georges (présente sur le drapeau anglais), se rappelle le Britannique basé à New York. La typographie devait être approuvée par Nike et la Fédération anglaise et devait également cocher toutes les cases du cahier des charges de la FIFA. Ce fut un processus de près de dix-huit mois." La marque américaine a répété l'opération pour l'Euro 2021, en confiant cette fois les rênes au designer Alex Middleton.

Les ligues, aussi, se sont penchées sur la question (finalement pas si anodine). Notamment lorsqu'elles ont voulu moderniser leur image. La Premier League, qui a retravaillé son identité visuelle avec DesignStudio en 2017, en a profité pour relooker le flocage utilisé sur ses maillots, inchangé depuis dix ans. Même démarche du côté de la LFP en 2020 qui, après avoir modifié les logos de la Ligue 1 et de la Ligue 2, a présenté également trois nouvelles polices de flocage créées spécialement par l'agence de design Dragon Rouge alors qu'elle n'y avait pas touché depuis 2008. La Liga espagnole, de son côté, a imposé depuis la saison 2017-18 une police unique aux clubs. Mais ces derniers peuvent choisir leur propre flocage, notamment lors des compétitions européennes. Comme le Paris-SG qui a dévoilé une police inspirée de celle des maillots de la franchise NBA des Chicago Bulls, époque Michael Jordan, spécialement pour ses prochaines rencontres en Ligue des champions. Bien plus qu'une histoire de détails...

LE RATÉ DE LEEDS

Lors de la saison 1989-90, l'équipementier Umbro a imaginé une nouvelle police de caractères, affichant une série de lignes horizontales à l'intérieur des chiffres, visible sur les maillots de Leeds United. Après deux rencontres, l'English Football League a demandé qu'elle soit modifiée en raison de problèmes de visibilité. Umbro a donc dû "reboucher" les trous pour le reste de la saison.

Alexis Réau/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe - Alain de Martignac/L'Équipe

EN PARTENARIAT AVEC
CAVIAR

LE BALLON ROND, ARME DE PAIX

Lancé au printemps 2021 par Peace and Sport, le Peacemakers Project contribue à apaiser par le sport, notamment le football, les relations entre communautés.

Fort d'un titre de champion du monde de pentathlon moderne en 1987 et de quatre participations aux JO, Joël Bouzou, 65 ans, a une voix qui porte. "Le sport contribue à ouvrir l'esprit, apaiser les tensions et remettre en question les préjugés pour transcender les différences. Je sais ce qu'il apporte et combien il m'a apporté", assure-t-il. Cela fait plus de vingt ans que Joël Bouzou met à profit son expérience sportive dans le domaine associatif. Après avoir contribué à l'intégration des jeunes de banlieue par le sport dans les années 1990, il crée en 2007 Peace and Sport, organisation internationale destinée à mettre en avant l'impact fédérateur, éducatif et social du sport.

Une méthodologie ambitieuse

Depuis, les projets se multiplient : forums internationaux, Jeux de l'amitié, programmes terrain… Le dernier? Le Peacemakers Project, lancé au printemps 2021. Pendant deux ans, Peace and Sport accompagnera dix associations autour du globe en formant deux cents éducateurs afin d'aider plus de deux mille enfants. En mettant en place une pédagogie orientée vers la paix par le sport, le but est d'atteindre différents objectifs définis par les Nations unies. "Tout d'abord, l'estime de soi, avance Joël Bouzou. Le sport permet à des jeunes de se trouver avant de passer à la tolérance, le respect de l'autre dans la différence religieuse, sexuelle ou ethnique. Enfin, le vivre-ensemble doit permettre de pacifier des relations." Afin de faire face aux difficultés liées au Covid, Peace and Sport a digitalisé ses formations en s'association à la start-up MyCoach. "Avec la pandémie, la numérisation des programmes est apparue essentielle pour réceptionner des contenus, créer des entraînements et les piloter à distance", affirme Cédric Messina, PDG de l'entreprise basée à Nice.

"Le sport n'est qu'un outil"

COP Colombia est l'une de ces associations qui utilisent le sport, et en particulier le football, pour améliorer la qualité de vie d'enfants âgés de 7 à 17 ans, exposés aux trafics dans le quartier sensible d'Usme, dans le sud de Bogota. Selon Gerson Florez, son fondateur, nommé en 2002 au prix

"Le sport permet à des jeunes de se trouver" Joël Bouzou, président de Peace and Sport

Nobel de la paix, la collaboration avec Peace and Sport s'est vite révélée fructueuse : "Leur méthodologie d'apprentissage structuré renforce notre travail entamé pour accroître les capacités physiques des enfants, mais surtout mentales et sociales pour qu'ils deviennent des bâtisseurs de paix."

Une volonté pacifique partagée par tous, Joël Bouzou le premier : "L'importance du projet réside dans le changement de paradigme, martèle-t-il. Nous développons avant tout des activités de paix, le sport n'est qu'un outil." Pour les mener à bien, le foot demeure l'une des solutions les plus plébiscitées. Mais, s'il permet de réunir des communautés le temps d'un match, peut-il régler de façon permanente des conflits structurels ? "On y contribue surtout en évitant les dérapages quand des frictions débutent, tempère Bouzou. L'important est d'avoir un impact sur le long terme." Pour y parvenir, l'organisation s'est associée au laboratoire de recherche de l'université Paris Nanterre afin de réaliser des études d'impact pour convaincre plus de dirigeants. "L'un de nos plus beaux succès est d'avoir vu plusieurs enfants s'en sortir en devenant éducateurs au sein de l'association", se réjouit Gerson Florez. Un exemple à suivre ? Joël Bouzou en est convaincu : "Même en France, il s'agirait de décloisonner et organiser la mixité sociale. Il ne faut pas baisser les bras!" **Louis Fabre**

Caviar est un nouveau magazine qui voit le foot autrement, notamment à travers des problématiques culturelles et sociales.

Illustration Romane Beaudouin

2

3

1

4

5

BALLES AU CENTRE

Technologique, aérodynamique, écologique ou ultra-chic : le ballon est au cœur de toutes les envies. Par B.M.

1. Le plus pro

Révolutionnaire. Voilà comment Nike a présenté le Flight, à l'été 2020, après huit ans de recherche. Son plus ? La technologie AerowSculpt, visible sur la surface, imaginée pour améliorer l'aérodynamisme. Rainures moulées et texture antidérapante réduisent – selon la marque – les mouvements inattendus dans l'air. Une technologie que l'on retrouve sur le ballon de la Premier League pour 2021-22, qui se pare d'un revêtement très graphique.
Ballon Premier League Flight, Nike, 139,99 euros.

2. Le plus écolo

Rebond, start-up nantaise, veut un ballon écoresponsable et éthique. Après des collaborations avec le PSG ou le FC Nantes, la marque œuvre pour l'association Run For Hope – qui aide les enfants atteints d'un cancer – en lui dédiant un ballon collector, tissé à la main, en Inde, dans une usine labellisée commerce équitable. L'artiste belge Denis Meyer a signé le graphisme. Une partie des bénéfices est reversée à l'association.
Ballon Rebond x Denis Meyer X Run For Hope, 35 euros.

3. Le plus chic

Ces dernières années, le monde de la mode s'est inspiré régulièrement de celui du sport et, notamment, du football. On a vu ainsi des maillots version luxe ou des crampons… à talons. La marque italienne Versace a, quant à elle, relooké le ballon rond avec l'un de ses plus célèbres imprimés, le Barocco, imaginé par le créateur Gianni Versace au début des années 1990. Une pièce de collection qui, forcément, a un prix.
Ballon de foot Barocco, Versace, 190 euros.

4. Le plus fun

Cette marque a beau s'appeler Chinatown Market, elle est née à Los Angeles en 2016. En cinq ans, elle s'est fait un nom dans le milieu du streetwear grâce à ce smiley qui orne la majorité des produits de la griffe. Chinatown Market revisite régulièrement de nombreux accessoires du quotidien dont les objets iconiques du sport. La preuve avec ce ballon jaune, qui présente un revêtement texturé pour un meilleur toucher. De quoi rendre la partie plus fun.
Ballon Smiley, Chinatown Market, 59 euros.

5. Le plus vintage

Avant que Nike n'équipe la Premier League en 2000, c'était la marque Mitre, basée en Angleterre, à Huddersfield, depuis 1817, qui fournissait les ballons depuis 1995. Mitre, connu comme le plus ancien producteur de ballons, a relancé son emblématique Ultimax de 1995. Mêmes matériaux que dans les 90's, cousue à la main comme l'original, la balle est vendue dans un coffret numéroté. Édition limitée à 600 exemplaires.
Ballon Ultimax Pro, Mitre, 150 euros.

LE BOMBER NE RÉPOND PLUS

Atteint de la maladie d'Alzheimer, Gerd Müller, sacré en 1970, réside dans une clinique spécialisée depuis fin 2014. Autour de lui, le Bayern a édifié un cordon sanitaire pour protéger son icône, aujourd'hui âgée de 75 ans.

Par Alexis Menuge à Munich. Photos Philippe Caron/L'Équipe

L'image a fait le tour du monde et est entrée dans les annales du Bayern. Le 15 mai dernier, une semaine après le neuvième titre de champion de rang du club munichois, Robert Lewandowski inscrit son huitième penalty de la saison en Bundesliga sur la pelouse du SC Fribourg (2-2), son quarantième but de la saison en Championnat. L'attaquant polonais soulève son maillot pour présenter aux caméras de télévision un t-shirt spécialement confectionné pour l'occasion et portant la mention suivante : 4-ever Gerd. "Lewy" rend tout simplement hommage à Gerd Müller après avoir égalé son record jusque-là historique de quarante réalisations en 1971-1972, à la différence près que celui que l'Allemagne appelait "Der Bomber der Nation" n'avait pas eu besoin du moindre penalty pour atteindre un total aussi élevé.

Une exposition pour ses 75 ans

Ces derniers mois, l'attaquant polonais avait déjà à plusieurs reprises encensé son illustre prédécesseur, jugeant qu'il serait probablement impossible de l'égaler en trente-quatre journées. "C'est trop compliqué, martelait le natif de Varsovie. Gerd Müller est une légende et, lorsqu'il s'agit de records, son nom apparaît à chaque fois. Je ne pense pas que j'arriverai à atteindre un tel total en une saison."

Pourtant, le 5 mai 2021, l'ancien buteur du Borussia Dortmund a dépassé cette barre contre Augsbourg (succès 5-2 des Bavarois), à la dernière minute de la dernière journée, après avoir tout de même gâché auparavant neuf occasions franches. "Je suis convaincu qu'à ma place, Gerd aurait fait la même chose, a ajouté Robert Lewandowski. Les records, quels qu'ils soient, sont faits pour être battus. Et qu'il soit rassuré, personne n'atteindra jamais ses 365 buts *(NDLR : en seulement 427 matches de Bundesliga).* C'est absolument impossible !" Cependant , à l'exception de ce record de buts en une saison, Gerd Müller ne fait plus guère parler •••

En 2005, Gerd Müller avait en charge depuis déjà dix ans les équipes de jeunes et d'amateurs.

Sur les traces de...

Tout le Bayern, Karl-Heinz Rummenigge et Lothar Matthäus en tête, honorait Gerd Müller (en haut, à gauche) en 2013. Car, durant ses quinze saisons munichoises, l'attaquant a accumulé les distinctions personnelles avec, entre autres, le Ballon d'Or 1970 (à gauche) et le titre de meilleur buteur du Mundial 70 (10 réalisations, à droite) mais également les trophées comme l'Euro 1972 avec son éternel coéquipier et ami Uli Hoeness.

••• de lui depuis quelques années. La dernière fois qu'il a été question du Bomber de l'autre côté du Rhin, c'était à l'occasion de ses 75 ans, le 3 novembre 2020. Au musée du Bayern, dans les travées de l'Allianz Arena, Karl-Heinz Rummenigge, le président du conseil d'administration, et Uli Hoeness, le président d'honneur, avaient tenu à rendre hommage à leur plus grand buteur à travers une exposition revisitant ses exploits et ses tenues, le tout agrémenté de croustillantes anecdotes signées Franz Beckenbauer. Car les deux hommes ont souvent partagé leur chambre lors des mises au vert avec le Bayern Munich et la Nationalmannschaft.

Ailleurs, dans son monde

Un hommage légitime rendu à celui qui a été Torschützenkönig (meilleur buteur de la Bundesliga) à sept reprises et qui, depuis fin 2014, réside dans une clinique spécialisée dans le traitement de la maladie d'Alzheimer. Une situation que les dirigeants du Bayern ont tenu à garder secrète durant deux ans, multipliant même les initiatives auprès des journalistes ayant eu vent du drame intime de Gerd Müller dès la fin 2013 afin qu'ils ne publient rien sur ce sujet.

Pourtant, en 2011, une première fuite avait laissé croire que le Ballon d'Or 1970 n'avait plus toute sa tête. L'attaquant qui a porté les couleurs bavaroises de 1964 à 1979 serait-il redevenu alcoolique ? N'avait-

“Personne n'atteindra jamais ses 365 buts”

Robert Lewandoswski, attaquant du Bayern

il pas frôlé la mort à la fin des années 1980 avant que Karl-Heinz Rummenigge, Uli Hoeness et Franz Beckenbauer ne l'envoient suivre une cure de désontoxication qui s'avérera bénéfique pour l'attaquant ?

En vérité, Gerd Müller commençait à ressentir les prémices de la maladie d'Alzheimer. À l'automne 2013, son état s'était sensiblement dégradé et il était incapable de retrouver sa chambre d'hôtel lors des déplacements de l'équipe réserve du Bayern. Afin de ne prendre aucun risque, les responsables munichois prirent les devants en décidant qu'il ne réapparaîtrait plus sur les terrains d'entraînement.

Le classement de 1970

1. **Gerd Müller** (RFA, Bayern Munich), 77 points
2. **Bobby Moore** (Angleterre, West Ham), 70 pts
3. **Luigi Riva** (Italie, Cagliari), 65 pts
4. **Franz Beckenbauer** (RFA, Bayern Munich), 32 pts
5. **Wolfgang Overath** (RFA, FC Cologne), 29 pts
6. **Dragan Dzajic** (Yougoslavie, Étoile Rouge), 24 pts
7. **Johan Cruyff** (Pays-Bas, Ajax Amsterdam), 13 pts
8. **Gordon Banks** (Angleterre, Stoke City), 8 pts
-. **Sandro Mazzola** (Italie, Inter Milan), 8 pts
10. **Albert Chesternov** (URSS, CSKA Moscou), 7 pts
-. **Rinus Israël** (Pays-Bas, Feyenoord),7 pts
-. **Gianni Rivera** (Italie, Milan AC), 7 pts
-. **Uwe Seeler** (RFA, Hambourg SV), 7 pts
14. **Angelo Domenghini** (Italie, Cagliari), 4 pts
-. **Ove Kindvall** (Suède, Feyenoord), 4 pts
-. **Franny Lee** (Angleterre, Manchester City), 4 pts
-. **Willem van Hanegem** (Pays-Bas, Feyenoord), 4 pts
18. **Alan Ball** (Angleterre, Everton), 3 pts
-. **Terence Cooper** (Angleterre, Leeds), 3 pts
-. **Giacinto Facchetti** (Italie, Inter Milan), 3 pts
-. **Geoff Hurst** (Angleterre, West Ham), 3 pts
22. **Eusebio** (Portugal, Benfica), 2 pts
-. **Josip Skoblar** (Yougoslavie, Marseille), 2 pts
24. **Cornel Dinu** (Roumanie, Dinamo Bucareşt), 1 pt
-. **Jean Djorkaeff** (France, Paris-SG), 1 pt
-. **Florea Dumitrache** (Roumanie, Dinamo Bucarest), 1 pt
-. **Franz Hasil** (Autriche, Feyenoord), 1 pt
-. **Hansi Kreische** (RDA, Dynamo Dresde), 1 pt
-. **Carles Rexach** (Espagne, FC Barcelone), 1 pt

Alamy Stock Photo - L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe

Choyé par son épouse

Une prévention et une affection dont l'entoure bien évidemment son épouse, Uschi. Depuis six ans et demi, sa femme lui rend visite chaque jour dans sa clinique située à vingt-cinq kilomètres de la métropole bavaroise. Elle lui parle, lui sourit, lui montre des signes d'amour, mais lui ne réagit pas. Il est ailleurs, dans son monde. "Ce n'est pas la peine que je lui raconte ce qui se passe au Bayern en lui lisant le journal local *TZ* ou *Abendzeitung,* regrette-t-elle. Depuis quelques semaines, il est constamment question du record de buts de Gerd, mais lui est calme et paisible. Il dort presque toute la journée. Il a un bon sommeil et n'a pas l'air du tout stressé. Actuellement, il semble allé convenablement." Désormais, son seul plaisir se limite à déguster des tagliatelles aux champignons, des salades de thon et un gâteau au chocolat avec une boule de glace à la vanille que lui livre son restaurateur italien préféré plusieurs fois par semaine.

"Gerd n'a jamais été jaloux de qui que ce soit"
Uschi Müller, sa femme

L'une de ses dernières sorties médiatiques remonte à 2013, lorsqu'il avait regretté "que les renards de surface n'existent plus. Seul Thomas Müller est un cadeau du ciel". "Gerd a toujours été surpris qu'aucun attaquant du Championnat d'Allemagne ne soit capable de battre ses quarante buts, poursuit sa femme. Il n'a jamais été jaloux de qui que ce soit. Il n'aurait pas été triste de voir quelqu'un d'autre lui prendre ce record, au contraire, il aurait été le premier à le féliciter. Gerd a toujours eu deux gardes du corps. Avec son potentiel athlétique, Robert Lewandowski, lui, n'a pas peur d'être pris par les défenseurs adverses. Il est impossible de les comparer, leurs styles sont tellement différents. Robert est un athlète et Gerd était un artiste."

Mal-être en Floride

Lorsqu'elle est allée prévenir son mari que son record qui remonte à quarante-neuf ans venait d'être battu, ce dernier dormait. À plusieurs reprises, elle a tenté de lui faire comprendre la portée de l'événement, en vain.

Car, même si à la fin de sa carrière de joueur en 1982 et à la surprise générale, Gerd Müller était resté vivre en Floride après avoir passé une quinzaine de mois sous les couleurs de Fort Lauderdale Strikers, il est toujours resté une icône en Bavière et en Allemagne. Une icône qui, en guise de reconversion avait, dès décembre 1981, ouvert un restaurant, *The Steak House The Ambry,* sur la côte atlantique. Sur la carte de l'établissement : des plats locaux et quelques spécialités bavaroises, jarret de porc avec boulettes de pommes de terre et le fameux Kaiserschmarrn, un dessert réalisé avec une pâte à crêpe par les blancs montés en neige. Celui qui a marqué plus d'un but par match en sélection ouest-allemande (68 buts en 62 capes) accueillait toujours ses clients avec une poignée de main franche. Pourtant, l'arrivée par bus entiers de supporters de la Manschaft ou du Bayern souhaitant simplement voir leur idole l'a profondément dérangé car Gerd Müller n'a jamais aimé réellement le contact humain.

Rentré au bercail en 1982, il ouvre alors un magasin de sports à Aschheim, près de Munich. Mais il trouve le temps long, •••

Sur les traces de...

••• s'ennuie et sombre progressivement dans la dépression et l'alcool. Sa femme appelle au secours Uli Hoeness, alors manager général du Bayern, qui convoque son ancien coéquipier à son bureau. "Gerd, si tu as besoin d'aide, fais-moi signe. Le club sera toujours là pour toi. Mais il faut aussi que tu acceptes de l'aide, sinon nous ne pourrons rien pour toi", lui lance-t-il. Nous sommes en 1991 et les

Gerd Müller
75 ans. Né le 3 novembre 1945, à Nördlingen (Allemagne). 1,74 m ; 76 kg. Attaquant. International allemand (62 sélections A, 68 buts).

Parcours
TSV Nördlingen (1954-1964), Bayern Munich (1964-1979), Fort Lauderdale Strickers (USA, 1979-1981) et Smith Brothers Lounge Fort Lauderdale (USA, 1981-82).

Palmarès
Coupe du monde 1974 ; Coupe d'Europe des nations 1972 ; Coupe intercontinentale 1976 ; Coupe des champions 1974, 1975 et 1976 ; Coupe des Coupes 1967 ; Championnat de RFA 1969, 1972, 1973 et 1974 ; Coupe de RFA 1966, 1967, 1969 et 1971 ; Ballon d'Or 1970.

Après l'Europe et la conquête de trois coupes des champions en 1974, 1975 et 1976, c'est sur le toit du monde que der Bomber, ci-dessous avec Wolfang Overath, va mener l'Allemagne de l'Ouest

patrons du Bayern savent pertinemment que l'ancien buteur a sombré dans l'alcoolisme. Il ne se passe pas un jour sans qu'il aille se procurer à une station essence ses petites bouteilles de schnaps qu'il consomme d'un trait dans son véhicule pour ne pas subir le regard sévère de sa femme Uschi. Pendant de longues semaines, il ignore les recommandations de ses anciens coéquipiers, Hoeness et Beckenbauer les premiers. "Je n'ai pas besoin d'aide, car je ne bois pas beaucoup", martèle Gerd Müller. Hoeness n'en croit pas un mot. "Gerd, la porte de mon bureau te sera à chaque instant grande ouverte, tu peux compter sur nous", lui répète-t-il.

L'aveu à Hoeness

Mais Gerd Müller plonge de plus en plus dans l'alcool. Même Uschi ne parvient pas à le convaincre de réduire sa consommation. Un jour, pourtant, il décide enfin de se confier à Hoeness : "Uli, je te le concède : j'ai un gros problème avec l'alcool." Quelques jours plus tard, il est transporté à l'institut spécialisé de Murnau, à une heure de Munich. Malgré les soins, il continue de boire en cachette et finit aux urgences. Cinq jours durant, il se trouve entre la vie et la mort. "Je n'ai absolument aucun souvenir de cette période, je ne me rappelle de rien du tout, avouera-t-il plus tard. C'est le trou noir. Les médecins m'ont simplement fait savoir que je me suis mal comporté, que j'étais particulièrement agressif."

Il sera même plongé dans un coma artificiel pour tenter de le tirer d'affaire. Visiteur quotidien, Uli Hoeness ne s'inquiète pas outre mesure, mais les médecins ne lui cachent pas la vérité. "Les jours de Gerd Müller sont en danger. Notre espoir, c'est que ses organes fonctionnent parfaitement." Müller s'en sortira comme par miracle et retrouve sa femme et une vie normale dans le sud de Munich. Il peut alors à nouveau s'adonner à son activité préférée, le tennis, et déjeuner dans son restaurant italien favori, la *Trattoria da Fausto,* à Giesing, en face du zoo de la capitale bavaroise. Au menu : escalope milanaise panée avec des spaghettis à la sauce tomate.

Dans le même temps, Uli Hoeness lui offre le poste d'entraîneur adjoint de l'équipe réserve du Bayern qui évolue en Troisième Division avec à la clé un contrat à... vie. Dès lors, il ne se passe rien d'alarmant jusqu'en 2011 où la rumeur court que Gerd Müller souffre de démences de plus en plus fréquentes. Ainsi, lors d'un stage de préparation en Italie, dans le Sud-Tyrol, il est porté disparu pendant plus de treize heures, avant d'être retrouvé errant seul dans les rues de Trente. Avertis en pleine nuit, les joueurs de l'équipe réserve étaient partis le chercher en pleine forêt au milieu des renards. Il racontera qu'il avait voulu rentrer à Munich en taxi, mais que n'ayant pas d'assez d'argent, le chauffeur l'avait déposé à la gare. À Munich, Uli Hoeness appellera tous les médias locaux pour les prier de ne pas évoquer cet épisode. Aujourd'hui encore, le Bayern interdit toute communication à ses anciens joueurs afin de protéger le mythe. Pas question de toucher au plus grand buteur de l'histoire du football allemand. ⬢ A. Me.

"Gerd, si tu as besoin d'aide, fais-moi signe. Le club sera toujours là pour toi"
Uli Hoeness, son ancien coéquipier et président d'honneur du Bayern Munich

Alamy Stock Photo - L'Équipe

Nom Mazhar
Prénom Inas
Âge 52 ans
Pays Égypte

Média le quotidien *Al-Ahram*
Clubs préférés Al-Ahly du Caire, le Real Madrid et le Bayern Munich en Europe

Nombre de participations au jury du BO 13
Son "score" (nombre de fois où elle a donné le vainqueur final) 7/13

"ÇA M'A RENDUE CÉLÈBRE DU JOUR AU LENDEMAIN"

"Être membre du jury du Ballon d'Or *France Football* a eu une énorme influence sur ma carrière professionnelle. Cela a d'abord été une immense fierté d'intégrer ce jury prestigieux en tant que première femme, africaine et moyenne-orientale. Je n'y croyais pas! « Est-ce que cette femme connaît le ballon? » « Peut-elle choisir les meilleurs? » Voilà les interrogations que mes collègues égyptiens et ceux des pays du Golfe partageaient! Lors des premières années, j'ai voulu prouver que j'avais cette légitimité en tant que jurée. Je voulais aussi montrer à *FF* qui m'avait choisie que j'étais à la hauteur de cette responsabilité.

Je ne remercierai jamais assez *FF* parce que ce rôle m'a rendue célèbre du jour au lendemain. Étant la première femme jurée, votre magazine m'a consacré un article à l'époque. *La Gazzetta dello Sport* également. J'espère continuer longtemps à voter pour ce trophée et à représenter la presse sportive de mon pays. En 2018, j'ai eu l'opportunité de me rendre en France, et j'ai pu enfin visiter la rédaction de *FF*. C'était un dimanche et il n'y avait pas forcément grand monde, mais j'ai fait des photos de ce jour inoubliable.

"Depuis que Mohamed Salah est dans la liste des nommés, je ressens la pression"

De 2007 à 2017, voter pour le Ballon d'Or a toujours été pour moi quelque chose de relativement confortable. Je ne ressentais aucune pression, car aucun joueur issu de mon pays ne faisait partie des candidats nommés. Mais tout a changé quand Mohamed Salah a rejoint la liste en 2018 et 2019. Du jour où l'on a appris que *France Football* l'avait retenu, l'attention s'est autant portée sur lui que sur le juré égyptien... en l'occurrence, moi! Aujourd'hui, je ressens cette pression. La raison est simple: les médias et le public ne comprennent pas qu'on ne nomme pas un compatriote, ou qu'on ne le fasse pas apparaître en tête de son vote.

J'ai bien évidemment fait l'objet de « remarques » appuyées de la part de confrères et de l'opinion publique. Quant à ceux qui n'aiment pas Mo Salah, ils m'ont critiquée parce que je l'avais placé en tête. Il se trouve que j'exerce également comme media officer de la sélection depuis des années. Et Mohamed, lui, ne m'a jamais demandé quoi que ce soit ou même fait référence à l'un de mes votes. Par pudeur ou par respect, c'est quelque chose que lui et moi, qui nous connaissons bien, n'abordons jamais." ⬢ Frank Simon

Illustration Laura Acquaviva/L'Équipe

Sandra Stankovic dirige l'estaminet "doré" depuis 2017.

AU *BALLON D'OR*, LA PATRONNE S'APPELLE SANDRA

À Varangéville, petite commune de Meurthe-et-Moselle proche de Nancy, le trophée de *France Football* a donné son nom à l'unique bar de la cité. Forcément, Michel Platini, l'icône locale, n'est jamais très loin.

Par Timothé Crépin,
à Varangéville

Photos
Vincent Mercier/L'Équipe

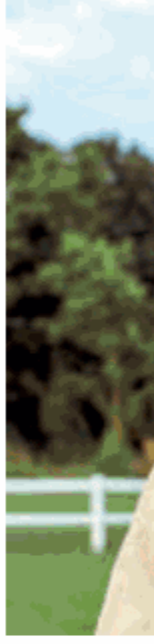
Une légende de la légende. C'est aussi à ça qu'on mesure le poids d'une idole sacrée toujours aussi présente dans les discussions malgré le temps qui passe. Nous sommes à Varangéville (à ne pas confondre avec Varengeville, sur la côte normande, près de Dieppe), Meurthe-et-Moselle, 5400 habitants, à dix kilomètres au sud-est de Nancy. Quelques péniches s'arrêtent sur les bords du canal de la Marne au Rhin qui longe une commune industrielle comme on en trouve plusieurs dans cette partie de la France. À peine arrivé sur place, vous ne pouvez pas rater un site imposant qui ressemble au poumon principal de la municipalité : la saline. La dernière mine encore en fonctionnement en France. Là où, cent soixante mètres sous terre, le sel extrait de la roche est principalement utilisé sur les routes lorsque les températures descendent très bas.

Pour trouver ce que l'on pourrait assimiler au poumon social de la ville (les commerces étant rares ici), il faut poursuivre sa route sur la gauche et laisser Saint-Nicolas-de-Port sur la droite. On descend. Un virage à gauche, et une devanture avec un nom pas vraiment inconnu pour *France Football.* Nous voici au *Ballon d'Or,* le dernier bar varangévillois en service. Ici, on vient gratter un jeu, valider un ticket PMU, se faire servir une bière, papoter et surtout débattre foot. Le souvenir le plus glorieux quand il s'agit d'évoquer le ballon rond local remonte, ou plutôt remonterait (vous allez comprendre), à décembre 1987. Le club de foot maison, l'AS Varangéville-Saint-Nicolas, alors en Promotion d'Honneur, s'offre un cadeau de Noël avant l'heure en se hissant au septième tour de la Coupe de France. Une première. Avec la joie de tirer le voisin nancéien, redescendu alors en Deuxième Division.

"Platoche" et "Bubuche"

L'histoire pourrait être banale. Sauf que Michel Platini et Aldo, le paternel, sont du court voyage. Branle-bas de combat dans cette cité pas habituée à voir débarquer une icône telle que le triple Ballon d'Or *France Football* (1983, 1984 et 1985). Objectif : que les cinq mille personnes attendues puissent toutes pénétrer dans l'enceinte locale. Dans un stade Louis-Paquot (du nom d'un ancien président du club) comble, Aldo Platini, alors directeur sportif de l'ASNL bientôt à la retraite, donne le coup d'envoi fictif. L'ASVSN tient quarante-quatre minutes avant de craquer devant Ray Stephen, ancienne gâchette écossaise, auteur d'un triplé. David Zitelli, également buteur, et consorts •••

Tellement BO



Devant Italie-Espagne, l'une des deux demies de l'Euro, *le Ballon d'Or* s'agite et s'anime au fil de la rencontre et des passions.

••• s'imposent largement (6-0). Qu'importe, même si l'AS Varangéville-Saint-Nicolas connaît là son sommet footballistique, l'essentiel est ailleurs. La journée de fête se poursuit et Michel Platini se rend alors au *Ballon d'Or*, qui s'appelle encore à l'époque *Café de la paix.*

En vérité, si Aldo Platini était bien présent et si l'ASNL s'est facilement imposée, Michel, lui, n'était pas là. Ni en 1987 ni en 1978, quand le numéro 10 de l'équipe de France aurait également mis les pieds dans ce bistrot. Une légende urbaine alimentée, paraît-il, par "Bubuche", l'ancien patron. La seule vraie histoire qui lie le natif de Jœuf au bar des sports de Varangéville remonte à la fin des années 1980. Vainqueur d'un concours de pronostics, le fameux "Bubuche", complètement fada de football et de "Platoche", est invité à une réception où ce dernier, élu joueur du mois de Nancy, est convié. Une photo d'une bise entre les deux protagonistes est captée. Elle sera placardée en grand dans le *Café de la paix*. Quand on aime et qu'on adule, on est prêt à enjoliver la réalité. "Platini a un impact, ç'a été le joueur de Nancy, confirme Antonio, rencontré à Varangéville. « Platoche » ici, c'est « Platoche » ! On en entendra parler encore longtemps."

Messi en salle d'attente

Aujourd'hui, le cliché du bisou a disparu mais l'ancien maestro de la Juve s'affiche toujours dans ce bar renommé *Ballon d'Or* en 2005 par le nouveau propriétaire, en référence au trophée inventé et organisé par *FF*. Avec, en décoration, un logo au "O" doré, et des portraits dessinés en noir et blanc d'anciens vainqueurs : Zinédine Zidane époque 2006, Marco van Basten et son maillot du Milan AC, le jeune Cristiano Ronaldo de Manchester United, Kaká et sa liquette du Brésil et, bien sûr, Michel Platini avec un portrait de 1984. Des esquisses de George Weah et de Johan Cruyff sont en réserve. Mais pas de Lionel Messi ? Cela ne saurait tarder. Sandra Stankovic, la patronne qui a repris l'affaire en 2017, a demandé une illustration de la Pulga et une nouvelle de Cristiano Ronaldo. En couleur cette fois. Elles s'afficheront bientôt sur les murs.

Quand vous franchissez la porte du *Ballon d'Or*, vous savez où vous mettez les pieds. Une réplique du trophée doré est fièrement posée à l'entrée tandis que plusieurs ballons, dont certaines reliques des Coupes du monde 1998 et 2002, sont amassés sur la fenêtre. Pas de doute, ici, le foot est roi. "On en parle tous les jours et toute la journée", sourit Sandra Stankovic, 49 ans, dont le patronyme rappelle l'ancien milieu de l'Inter Milan. Cheveux blond platine aux épaules, un charisme indéniable et un caractère certain, la patronne à la voix qui trahit des années de cigarette mène sa barque comme il se doit. Ici, elle connaît tout le monde et la clientèle est au rendez-vous. Des petits retraités qui débarquent dès 7 heures du matin pour conter leurs exploits passés et débriefer les matches de la veille, jusqu'aux plus jeunes, également attachés à un endroit de vie qui a traversé les générations et où étaient, dans le temps, affichées les convocations pour les matches de l'ASVSN.

Tadic, le favori du patron (un peu) chauvin

Un club très lié aujourd'hui au *Ballon d'Or*. Sandra Stankovic en est la secrétaire générale. Le logo de son établissement figure sur les maillots et dans le stade. Mais les temps sont durs. Si la crise du Covid n'a pas vraiment impacté son affaire, pour son club, ce n'est pas la même histoire. Dans son bar, on peut lire une affiche qui invite des U15 à rejoindre l'ASVSN. Avec licence et équipement offerts. "Quand on a deux cents licenciés, on est contents, glisse l'ancienne commerciale.

"« Le Ballon d'Or ? On en parle tous les jours et toute la journée"

Sandra, patronne du bar

Depuis 1987, l'établissement soutient aussi l'AS Varangéville-Saint-Nicolas, pour le plus grand bonheur de son président Raymond Zekpa (ci-contre) à travers un sponsoring maillot et terrain. Mais de là à remettre un BO à l'un de ses joueurs...

Avec la pandémie, je ne sais pas ce qui nous attend en septembre. On rame. On essaie de ramener les jeunes au foot." Cette locale regrette d'ailleurs l'évolution du regard que porte la nouvelle génération sur son sport. "On ne voit pas le football de la même manière qu'il y a trente ou quarante ans, s'étonne-t-elle. Quand un match est diffusé, ça bouge, les téléphones sont sortis, il y a les paris sportifs... Mais il est où le plaisir du jeu?"

Reste qu'en ce jour de demi-finale de l'Euro entre l'Italie et l'Espagne, il suffit à peine de parler Ballon d'Or pour animer les débats. Prenez Pascal, Antonio, Fabrice et Dragan. Le quatuor de quadragénaires s'échauffe autour d'une petite mousse avec d'abord cette question : comment définir le BO ? "Un joueur qui sait faire la différence quand on a besoin de lui dans les grands matches", analyse Antonio, le Portugais de la bande qui aimerait bien voir Cristiano Ronaldo soulever à nouveau le précieux trophée. "Le Ballon d'Or, c'est quelqu'un de régulier, enchérit Pascal. C'est ce qui manque à Mbappé." Et au *Ballon d'Or* de Varangéville, qui a les faveurs des suffrages pour l'édition 2021 ?

"Le Ballon d'Or, c'est quelqu'un de régulier toute l'année. C'est ce qui manque à Mbappé" **Pascal, client du bar**

"Kanté a signé une saison exceptionnelle", admire Fabrice. "Pas assez médiatique, trop discret, rétorque Pascal. Lewandowski, De Bruyne le méritent aussi..." Quant à Dragan, le mari de la patronne, légèrement chauvin, il a une autre idée : "Tadic ?", sourit-il en référence à l'attaquant serbe de l'Ajax, vingtième du Ballon d'Or 2019. Ses compagnons ne manquent pas de le railler. "Et pourquoi pas Benzema ? interroge-t-il. Il a fait une belle année et a été bon avec l'équipe de France."

L'appel lancé à Platini

Pendant qu'Alvaro Morata, Marco Verratti, Espagnols et Italiens s'écharpent jusqu'au bout de la nuit pour voir la finale de l'Euro, ça fuse également à la table des jeunes. "Kanté a fait une finale de Ligue des champions de fou, mais il ne va pas loin à l'Euro, même s'il n'a pas été catastrophique", distille Alexandre. "Lewandowski le mérite encore, fait remarquer Lucas, pour qui le Polonais aurait dû être récompensé en 2020 si l'édition n'avait pas été annulée. Il a marqué combien de buts ? Plus de quarante !" "Messi ? Le Barça n'a rien fait collectivement", regrette presque Nicolas, sans s'intéresser à la Copa America. "En fait, c'est très indécis, résume Alexandre. À chaque fin de saison, on se demande toujours qui va le gagner. Le Ballon d'Or, c'est le Graal."

L'année 2021 est encore longue pour prétendre rejoindre Michel Platini et les autres sur les murs du *Ballon d'Or*. Au comptoir, vous pouvez consulter un album photo du jubilé de l'ex-numéro 10 organisé le 23 mai 1988, offert par un client. La preuve d'une empreinte encore très forte de l'ancien meilleur réalisateur des Bleus (41 buts). "Que Platini vienne un jour ici ? Ce serait top, s'exclame Sandra. Il ne faut pas rêver, mais pourquoi pas ? Soyons fous : je lance un appel !" Histoire d'écrire une nouvelle légende... **T. C.**

FAST AND FURIOUS

"J'ai claqué beaucoup d'argent dans l'alcool, les filles et les voitures de sport, le reste, je l'ai gaspillé." George Best savait mettre ses actes en accord avec ses paroles. Sur cette photo prise sur le parking d'Old Trafford lors de la saison 1969-70, l'attaquant nord-irlandais pilote une Lotus Europe S2, l'un des nombreux bolides dont il fit l'acquisition. À 23 ans, il était déjà champion d'Angleterre et d'Europe avec Manchester United, Ballon d'Or en 1968. Comme la suite de sa carrière le démontrera, le meilleur était pour le début.

907 BUTS

229 DU GAUCHE
140 DE LA TÊTE
546 PASSES DÉCISIVES
1933 ARRÊTS

multiplex

le multiplex Ligue 2 BKT, c'est toute la saison chaque samedi en clair et en direct de 19h à 21h sur la chaine L'Équipe

et profitez en clair sur L'ÉQUIPE live de 8 matches
en intégralité lors des 10 premières journées puis sur Amazon Prime Video

la chaine L'ÉQUIPE

POUR VOTRE SANTÉ, MANGEZ AU MOINS CINQ FRUITS ET LÉGUMES PAR JOUR – WWW.MANGERBOUGER.FR